

LETTRES PERSANES.

SECONDE EDITION.

Revuë, corrigée, diminuée & augmentée par l'Auteur.

TOME I.



A COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAU,

M DCC XXI.



LETTRES PERSANES.

JE ne fais point ici d'Epître Dedicatoire & je ne demande point de protection pour ce Livre : on le lira s'il est bon : & s'il est mauvais je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai detaché ces premieres Lettres pour essayer le goût du Public : j'en ai un grand nombre d'autres dans mon portefeuille, que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais c'eſt à condition que je ne ſerai pas connu : car ſi l'on vient à ſçavoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme ; qui marche aſſez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'eſt aſſez des defauts de l'Ouvrage, ſans que je preſente encore à la Critique ceux de ma perſonne. Si l'on ſçavoit qui je ſuis, on diroit : Son Livre jure avec ſon caractere : il devroit employer ſon tems à quelque choſe de mieux : cela n'eſt pas digne d'un homme grave. Les Critiques ne manquent jamais ces ſortes de reflexions ; parce qu'on les peut faire, ſans eſſayer beaucoup ſon eſprit.

LES PERSANS qui écrivent ici, étoient logés avec moi ; nous paſſions notre vie enſemble. Et parce-qu'ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet des

des gens transplantés de si loin, ne pouvoient plus avoir de secrets: ils me communiquoient la plûpart de leurs Lettres: Je les copiai: J'en surpris même quelques-unes, dont ils se seroient bien gardés de me faire confidence; tant elles étoient mortifiantes pour la vanité, & la jalousie Persane.

Je ne fais donc que l'office de Traducteur: toute ma peine a été de mettre l'Ouvrage à nos mœurs: J'ai soulagé le Lecteur du langage Asiatique autant que je l'ai pû; & l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes, qui l'auroient ennuyé jusques dans les nuës.

Mais ne n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne sont pas moins prodigues que nous; & j'ai passé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à soutenir le

grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

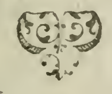
Si la plûpart de ceux, qui nous ont donné des Recueils de Lettres, avoient fait de même; ils auroient vû leur Ouvrage s'évanouïr.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné; c'eſt de voir ces Perſans quelquefois auſſi inſtruits que moi-même, des mœurs, & des manieres de la Nation, juſqu'à en connoître les plus fines circonſtances; & à remarquer des choſes, qui, je ſuis ſûr, ont échapé à bien des Allemans, qui ont voyagé en France. J'attribuë cela au long ſejour, qu'ils y ont fait: ſans compter qu'il eſt plus facile à un Aſiatique de s'inſtruire des mœurs des François dans un an; qu'il ne l'eſt à un François de s'inſtruire des mœurs des Aſiatiques dans quatre; parce que les uns ſe livrent autant

que

que les autres ſe communiquent peu

L'uſage a permis à tout Traducteur, & même au plus barbare Commentateur, d'orner la tête de ſa Verſion, ou de ſa gloſe, du panegyrique de l'Original, & d'en relever l'utilité, le merite, & l'excellence. Je ne l'ai point fait : on en devinera facilement les raiſons : une des meilleures eſt, que ce ſeroit une choſe très-ennuyeuſe, placée dans un lieu déja très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une Préface.



LETTRE I.

USBEK à son Ami NESSIR
A Ispahan.

A Une Journée d'Erivan nous quittâmes la Perse pour entrer dans les Terres de l'obéïssance des Turcs. Douze jours après nous arrivâmes à Erzéron: où nous séjournerons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avouë, Nessir, j'ai senti une douleur secrette quand j'ai perdu la Perse de vuë, & que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans les Pays de ces profanes, il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma

Ma patrie, ma famille, mes amis ſe ſont preſentés à mon eſprit; ma tendreſſe s'eſt reveillée; une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que pour mon repos j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce ſont mes femmes; je ne puis penſer à elles que je ne ſois devoré de chagrins.

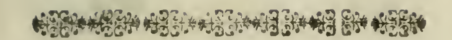
Ce n'eſt pas, Neſſir, que je les aime: je me trouve à cet égard dans une inſenſibilité, qui ne me laiſſe point de deſirs. Dans le nombreux Serrail, où j'ai vêcu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui-même: mais de ma froideur même il ſort une jalouſie ſecrette, qui me devore: je vois une troupe de femmes laiſſées preſqu'à elles-mêmes: je n'ai que des ames lâches, qui m'en repondent: j'aurois peine à être en ſureté, ſi mes eſclaves

étoient fidelles : que ſera-ce s'ils ne le ſont pas? Quelles triſtes nouvelles peuvent m'en venir dans les païs éloignés, que je vais parcourir? C'eſt un mal, où mes amis ne peuvent porter de remede : c'eſt un lieu, dont ils doivent ignorer les triſtes ſecrets : & qu'y pourroient-ils faire ? n'aimerois-je pas mille fois mieux une obſcure impunité, qu'une correction éclatante ? Je depoſe en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Neſſir ; c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte, dans l'état ou je ſuis.

D'Erzéron le 10. *de la Lune de Rebiab* 2. 1711.



LET-



LETTRE II.

USBEK *au premier Eunuque noir.*
A son Serrail d'Ispahan.

TU ès le Gardien fidelle des plus belles femmes de Perse; je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher ; tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt precieux de mon cœur, il se repose, & jouït d'une securité entiere. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour; tes soins infatigables soutiennent la vertu, lors qu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'esperance;

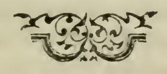
tu ès le fleau du vice, & la colomne de la fidelité.

Tu leur commandes, & tu leur obéïs : tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés ; & leur fais exécuter de même les loix du Serrail : tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils : tu te soumets avec respect, & avec crainte, à leurs ordres legitimes : tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves, mais par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur, & de la modestie.

Souviens-toi toujours du neant, dont je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place, & te confier lee delices de mon cœur : tiens-toi dans un profond abaissement auprès de celles, qui partagent mon amour : mais

mais fais-leur en même tems sentir leur extrême dependance: procure-leur tous les plaisirs qui peuvent être innocens: trompe leurs inquiétudes: amuse-les par la musique, les danses, les boissons delicieuses: persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener: mais fais faire main basse sur tous les hommes, qui se presenteront devant elles: exhorte-les à la propreté, qui est l'image de la netteté de l'ame: parle-leur quelquefois de moi: Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant, qu'elles embellissent. Adieu.

D'Erzéron le 10. *de la Lune de Rebiab* 2. 1711.



LETTTE III.

ZACHI à USBEK.
A Tauris.

NOus avons ordonné au Chef des Eunuques de nous mener à la campagne ; il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la riviere, & quitter nos litieres, nous nous mîmes selon la coutume dans des boëttes : deux esclaves nous porterent sur leurs épaules, & nous échapâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pû vivre, cher Usbek, dans ton Serrail d'Ispahan, dans ces lieux, qui me rapellant sans cesse mes plaisirs passés, irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours,

jours, & ne te trouvant jamais; mais rencontrant par tout un cruel ſouvenir de ma félicité paſſée: tantôt je me voyois en ce lieu, où pour la premiere fois de ma vie je te reçus dans mes bras: tantôt dans celui, où tu décidas cette fameuſe querelle entre tes femmes: chacune de nous ſe prétendoit ſuperieure aux autres en beauté: nous nous preſentâmes devant toi, après avoir épuiſé tout ce que l'imagination peut fournir de parures, & d'ornemens: tu vis avec plaiſir les miracles de notre art: tu admiras juſques où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire: mais tu fis bien-tôt ceder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles: tu detruiſis tout notre ouvrage: il fallut nous depouiller de ces ornemens, qui t'étoient devenus incommodes: il fallut paroître à ta vuë dans la ſimplicité de la nature: Je comptai pour

rien

rien la pudeur ; Je ne penſai qu'à ma gloire. Heureux Usbek, que de charmes furent étalés à tes yeux ! nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens : ton ame incertaine demeura long-tems ſans ſe fixer : chaque grace nouvelle te demandoit un tribut : nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baiſers : tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus ſecrets : tu nous fis paſſer en un inſtant dans mille ſituations differentes : toujours de nouveaux commandemens ; & une obéïſſance toujours nouvelle. Je te l'avouë, Usbek, une paſſion encore plus vive que l'ambition, me fit ſouhaiter de te plaire. Je me vis inſenſiblement devenir la maîtreſſe de ton cœur : tu me pris ; tu me quittas ; tu revins à moi, & je ſçus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le deſeſpoir pour mes

mes rivales : il nous ſembla que nous fuſſions ſeuls dans le monde: tout ce qui nous entouroit, ne fut plus digne de nous occuper. Plût au Ciel que mes rivales euſſent eu le courage de reſter temoins de toutes les marques d'amour, que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vû mes tranſports, elles auroient ſenti la difference qu'il y a de mon amour au leur ; elle auroient vû que ſi elles pouvoient diſputer avec moi de charmes ; elles ne pouvoient pas diſputer de ſenſibilité ..... Mais où ſuis-je? Où m'emmene ce vain recit ? c'eſt un malheur de n'être point aimée ; mais c'eſt un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek , pour aller errer dans des Climats barbares. Quoi? tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Helas , tu ne ſçais pas même ce que tu perds! Je pouſſe des ſoupirs, qui ne ſont
point

point entendus; mes larmes coulent, & tu n'en jouïs pas : il ſemble que l'amour reſpire dans le Serrail; & ton inſenſibilité t'en éloigne ſans ceſſe : ah, mon cher Usbek, ſi tu ſçavois être heureux!

Du Serrail de Fatmé le 21. *de la Lune de Maharram* 1711.

LETTRE IV.

ZEPHIS *à* USBEK,
A Erzéron.

ENfin ce monſtre noir a reſolu de me deſeſperer : il veut à toute force m'ôter mon eſclave Zelide, Zelide qui me ſert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par tout les ornemens & les graces : il ne lui ſuffit pas que cette ſeparation ſoit douloureuſe; il veut encore qu'elle ſoit deshonorante. Le traî-

tre

tre veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance; & parce qu'il s'ennuye derriere la porte, où je le renvoye toujours, il ose supposer qu'il a entendu, ou vû des choses, que je ne sçais pas même imaginer. Je suis bien malheureuse; ma retraite, ni ma Vertu ne sçauroient me mettre à l'abri de ses soupçons extravagans : un vil esclave vient m'attaquer jusques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de respect pour moi-même pour descendre jusques à des justifications : Je ne veux d'autre garant de ma conduite, que toi-même, que ton amour, que le mien; & s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du Serrail de Fatmé le 29. *de la Lune de Maharram* 1711.

LET-

LETTRE V.

FATMÉ à USBEK.
A Erzéron.

IL y a deux mois que tu ès parti, mon cher Usbek, & dans l'abbattement où je suis, je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le Serrail, comme si tu y étois; je ne suis point desabusée : que veux-tu que devienne une femme qui t'aime, qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras; qui n'étoit occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse ? libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour.

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vû le visage d'un homme; tu ès le seul encore dont la vuë m'ait été permise

miſe* : car je ne ne compte pas au rang des hommes ces Eunuques affreux, dont la moindre imperfection eſt de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton viſage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'eſtimer heureuſe : mon imagination ne me fournit point d'idée plus raviſſante, que les charmes enchanteurs de ta perſonne. Je te le jure, Usbek, quand il me ſeroit permis de ſortir de ce lieu, où je ſuis enfermée par la neceſſité de ma condition : quand je pourrois me derober à la garde qui m'environne : quand il me ſeroit permis de choiſir parmi tous les hommes, qui vivent dans cette Capitale des Nations; Usbek, je te le jure, je ne choiſirois que toi ; il ne peut y avoir que toi dans

* Les Femmes Perſanes ſont beaucoup plus étroitement gardées, que les Femmes Turques, & les Femmes Indiennes.

dans le monde, qui merite d'être aimé.

Ne penſe pas que ton abſence m'ait fait negliger une beauté, qui t'eſt chere : quoique je ne doive être vuë de perſonne, & que les ornemens, dont je me pare, ſoient inutiles à ton bonheur : je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire : je ne me couche point que je ne me ſois parfumée des eſſences les plus delicieuſes : je me rappelle ce tems heureux, où tu venois dans mes bras; un ſonge flatteur qui me ſeduit, me montre ce cher objet de mon amour; mon imagination ſe perd dans ſes deſirs, comme elle ſe flatte dans ſes eſperances : je penſe quelquefois que dégoûté d'un penible voyage tu vas revenir à nous : la nuit ſe paſſe dans des ſonges, qui n'appartiennent ni à la veille, ni au ſommeil : je te cherche à mes côtés,

côtés, & il me ſemble que tu me fuis : enfin le feu qui me devore, diſſipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes eſprits ; je me trouve pour lors ſi animée..... Tu ne le croirois pas, Usbek, il eſt impoſſible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines : que ne puis-je t'exprimer ce que je ſens ſi bien ! & comment ſens-je ſi bien, ce que je ne puis t'exprimer ! Dans ces momens, Usbek, je quitterois pour toi l'empire du monde. Qu'une femme eſt malheureuſe d'avoir des deſirs ſi violens, lorſqu'elle eſt privée de celui qui peut ſeul les calmer ; que livrée à elle-même, n'ayant rien qui puiſſe la diſtraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des ſoupirs, & dans la fureur des paſſions ; que bien loin d'être heureuſe, elle n'a pas même l'avantage de ſervir à la felicité d'un autre, ornement inutile d'un Serrail

Serrail, gardée pour l'honneur & non pas pour le bonheur de ſon Epoux.

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes! Vous êtes charmés que nous ayons des deſirs, que nous ne puiſſions pas ſatisfaire: vous nous traitez comme ſi nous étions inſenſibles; & vous ſeriez bien fâchés que nous le fuſſions: vous croyez que nos deſirs ſi long-tems mortifiés, ſeront irrités à votre vuë: il y a de la peine à ſe faire aimer, il eſt plus court d'obtenir de notre temperament, ce que vous n'oſez eſperer de votre merite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu, compte que je ne vis que pour t'adorer; mon ame eſt toute pleine de toi, & ton abſence bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du Serrail d'Iſpahan le 12. *de la Lune de Rebiab* I. 1711.

LET-

LETTRE VI.

USBEK *à son ami* RUSTAN.
A Ispahan.

TA Lettre m'a été renduë à Erzéron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon depart feroit du bruit : je ne m'en suis point mis en peine : que veux-tu que je suive, la prudence de mes ennemis, ou la mienne?

Je parus à la Cour dès ma plus tendre jeunesse : je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point: je formai même un grand dessein; j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai; mais je m'en approchai ensuite pour le demasquer. Je portai la Verité jusques aux pieds du Trône; j'y parlai un langage

juſqu'alors inconnu ; je deconcertai la Flatterie ; & j'étonnai en même tems les Adorateurs & l'Idole.

Mais quand je vis que ma ſincerité m'avoit fait des ennemis ; que je m'étois attiré la jalouſie des Miniſtres, ſans avoir la faveur du Prince ; que dans une Cour corrompuë, je ne me ſoutenois plus que par une foible vertu, je reſolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les Sciences ; & à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires ; & je me retirai dans une maiſon de campagne. Mais ce parti même avoit ſes inconveniens : je reſtois toujours expoſé à la malice de mes ennemis, & je m'étois preſqu'ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis ſecrets me firent penſer à moi ſerieuſement : Je reſolus de m'exiler

xiler de ma patrie ; & ma retraite même de la Cour m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au Roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les Sciences de l'Occident : je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages : je trouvai grace devant ses yeux : je partis ; & je derobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Rustan, le veritable motif de mon voyage : laisse parler Ispahan ; ne me défens que devant ceux qui m'aiment ; laisse à mes ennemis leurs interpretations malignes : je suis trop heureux que ce soit le seul mal, qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à present : peut-être ne serai-je que trop oublie, & que mes amis . . . . Non, Rustan, je ne veux point me livrer à cette triste pensée : je leur serai toujours cher ; je compte

ſur leur fidelité, comme ſur la tienne.

D'Erzéron le 12. de la Lune de Gemmadi 2. 1711.

LETTRE VII.

LE PREMIER EUNUQUE *à* IBBI.
A Erzéron.

TU ſuis ton ancien Maître dans ſes Voyages; tu parcours les Provinces, & les Royaumes; les chagrins ne ſçauroient faire d'impreſſion ſur toi ; chaque inſtant te montre des choſes nouvelles ; tout ce que tu vois te récrée, & te fait paſſer le tems, ſans le ſentir.

Il n'en eſt pas de même de moi, qui, enfermé dans une affreuſe priſon, ſuis toujours environné des mêmes objets, & devoré

voré des mêmes chagrins; je gemis accablé ſous le poids des ſoins & des inquietudes de cinquante années, & dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour ſerain, & un moment tranquille.

Lorſque mon premier Maître eut formé le cruel projet de me confier ſes femmes, & m'eut obligé par des ſeductions ſoutenues de mille menaces, de me ſeparer pour jamais de moi-même; las de ſervir dans les emplois les plus penibles, je comptai ſacrifier mes paſſions à mon repos, & à ma fortune. Malheureux que j'étois! mon eſprit préoccupé me faiſoit voir le dedommagement, & non pas la perte: j'eſperois que je ſerois délivré des atteintes de l'Amour par l'impuiſſance de le ſatisfaire. Helas! on éteignit en moi l'effet des paſſions, ſans en éteindre la cauſe; & bien loin

d'en être ſoulagé, je me trouvai environné d'objets, qui les irritoient ſans ceſſe. J'entrai dans le Serrail, où tout m'inſpiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me ſentois animé à chaque inſtant : mille graces naturelles ſembloient ne ſe découvrir à ma vûe, que pour me deſoler : pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon Maître, je ne l'ai jamais deshabillée, que je ne ſois rentré chez moi la rage dans le cœur, & un affreux deſeſpoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai paſſé ma miſerable jeuneſſe : je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les falloit devorer : & ces mêmes femmes, que j'étois tenté de regarder avec des yeux ſi tendres,

je

je ne les envifageois qu'avec des regards feveres : j'étois perdu fi elles m'avoient penetré : quel avantage n'en auroient-elles pas pris ?

Je me fouviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me fentis fi tranfporté, que je perdis entierement la Raifon, & que j'ofai porter ma main dans un lieu redoutable. Jc crus à la premiere reflexion qne ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant affez heureux pour échapper à mille morts : mais la beauté que j'avois faite confidente de ma foibleffe, me vendit bien cher fon filence ; je perdis entierement mon autorité fur elle ; & elle m'a obligé depuis à des condefcendances, qui m'ont expofé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeuneffe ont paffé ; je fuis vieux, & je me trouve à cet égard dans un état

tranquille; je regarde les femmes avec indifference: & je leur rends bien tous leurs mepris, & tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir: je me souviens toujours que j'étois né pour les commander; & il me semble que je redeviens homme dans les occasions, où je leur commande encore. Je les hais depuis que je les envisage de sens froid, & que ma Raison me laisse voir toutes leurs foiblesses : quoi que je les garde pour un autre, le plaisir de me faire obéïr, me donne une joye secrette : quand je les prive de tout, il me semble que c'est pour moi, & il m'en revient toujours une satisfaction indirecte: je me trouve dans le Serrail comme dans un petit Empire; & mon ambition, la seule passion qui me reste, se satisfait un peu. Je vois avec plaisir que tout roule sur moi, & qu'à tous les instans je

suis

ſuis neceſſaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poſte où je ſuis : auſſi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au devant de tous leurs plaiſirs les plus innocens : je me preſente toujours à elles comme une barriere inébranlable : elles forment des projets, & je les arrête ſoudain : Je m'arme de refus ; je me heriſſe de ſcrupules ; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modeſtie : je les deſeſpere en leur parlant ſans ceſſe de la foibleſſe de leur ſexe, & de l'autorité du Maître : je me plains enſuite d'être obligé à tant de ſeverité, & je ſemble vouloir leur faire entendre, que je n'ai d'autre motif, que leur propre interêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'eſt pas qu'à mon tour je

n'aye un nombre infini de désagrémens ; & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à rencherir sur ceux que je leur donne : elles ont des revers terribles : il y a entre nous comme un flux & reflux d'empire . & de soumission : elles font toujours tomber sur moi les emplois les plus humilians ; elles affectent un mepris qui n'a point d'exemple ; & sans égard pour ma vieillesse, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle : je suis accablé sans cesse d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices: il semble qu'elles se relaïent pour m'exercer, & que leurs fantaisies se succedent : souvent elles se plaisent à me faire redoubler de soins ; elles me font faire de fausses confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme autour de ces murs ; une au-
tre

tre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une Lettre : tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble : elles ſont charmées de me voir ainſi me tourmenter moi-même. Une autre fois elles m'attachent derriere leur porte, & m'y enchainent nuit & jour : elles ſçavent bien feindre des maladies, des defaillances, des frayeurs : elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point, où elles veulent : il faut dans ces occaſions une obéïſſance aveugle & une complaiſance ſans bornes : un refus, dans la bouche d'un homme comme moi, ſeroit une choſe inouïe ; & ſi je balançois à leur obeïr, elles ſeroient en droit de me châtier : j'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de deſcendre à cette humiliation.

Ce n'eſt pas tout : je ne ſuis jamais ſûr d'être un inſtant dans

la faveur de mon Maître; j'ai autant d'ennemies dans ſon cœur, qui ne ſongent qu'à me perdre, qu'il y a de femmes dans le Serrail: elles ont des quarts d'heure, où je ne ſuis point écouté; des quarts d'heure, où l'on ne refuſe rien; des quarts d'heure, où j'ai toujours tort: je mene dans le lit de mon Maître des femmes irritées: crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon parti ſoit le plus fort? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs ſoupirs, de leurs embraſſemens, & de leurs plaiſirs mêmes: elles ſont dans le lieu de leurs triomphes; leurs charmes me deviennent terribles; les ſervices preſens effacent dans un moment tous mes ſervices paſſés; & rien ne peut me répondre d'un Maître, qui n'eſt plus à lui-même.

Combien de fois m'eſt-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la diſgrace? Le

jour

jour que je fus fouetté si indignement autour du Serrail, qu'avois-je fait? Je laissai une femme dans les bras de mon Maître: dès qu'elle le vit enflamé, elle versa un torrent de larmes; elle se plaignit; & menagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient à proportion de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pû me soutenir dans un moment si critique? Je fus perdu lorsque je m'y attendois le moins; je fus la Victime d'une negociation amoureuse, & d'un traité, que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel, dans lequel j'ai toujours vêcu.

Que tu ès heureux! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek; il t'est facile de lui plaire, & de te maintenir dans sa faveur jusques au dernier de tes jours.

Du Serrail d'Ispahan, le dernier de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE VIII.

USBEK à MIRZA.
A Iſpahan.

TU me demandes ſi les hommes ſont heureux par les plaiſirs & les ſatisfactions des ſens, ou par la pratique de la Vertu? Tu veux que je t'explique ce que tu m'as ouï dire quelquefois, que les hommes ſont nez pour être vertueux, & que la juſtice eſt une qualité qui leur eſt auſſi propre que l'exiſtence.

Si tu conſultois des Mollaks, ils t'accableroient de Paſſages du S. Alcoran, ſans faire attention que tu ne leur parles pas comme vrai Croyant, mais comme homme, comme Citoyen, & comme Pere de famille.

Pour

Pour remplir ce que tu me prefcris, je n'ai pas cru devoir employer des raifonnemens fort abftraits : il y a de certaines verités qu'il ne fuffit pas de perfuader, mais qu'il faut encore faire fentir; telles font les verités de Morale; peut-être que ce morceau d'Hiftoire te touchera plus, qu'une Philofophie fubtile.

Il y avoit en Arabie un petit Peuple, appellé Troglodite, qui defcendoit de ces anciens Troglodites qui, fi nous en croyons les Hiftoriens, reffembloient plus à des bêtes, qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point fi contrefaits, ils n'étoient point velus comme des Ours; ils ne fiffloient point; ils avoient deux yeux : mais ils étoient fi mechans & fi feroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de juftice.

Ils avoient un Roi d'une origine

gine étrangere; qui, voulant corriger la mechanceté de leur naturel, les traitoit ſeverement : mais ils conjurerent contre lui, le tuerent, & exterminerent toute la famille Royale.

Le coup étant fait, ils s'aſſemblerent pour choiſir un gouvernement; & après bien des diſſentions, ils créerent des Magiſtrats : mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils les trouverent inſupportables; & ils les maſſacrerent encore.

Ce Peuple libre de ce nouveau joug, ne conſulta plus que ſon naturel ſauvage; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obeïroient plus à perſonne; que chacun veilleroit uniquement à ſes interêts, ſans conſulter ceux des autres.

Cette reſolution unanime flattoit extremement tous les particuliers : ils diſoient,, qu'ai-je affaire
,, d'aller

„ d'aller me tuer à travailler pour
„ des gens, dont je ne me ſoucie
„ point? Je penſerai uniquement à
„ moi; je vivrai heureux, que m'im-
„ porte que les autres le ſoient? je
„ me procurerai tous mes beſoins;
„ & pourvû que je les aye, je ne me
„ ſoucie point que tous les autres
„ Troglodites ſoient miſerables.

On étoit dans le Mois où l'on enſemence les terres: chacun dit:
„ je ne labourerai mon champ
„ que pour qu'il me fourniſſe le
„ bled qu'il me faut pour me nour-
„ rir; une plus grande quantité me
„ ſeroit inutile; je ne prendrai point
„ de la peine pour rien.

Les terres de ce petit Royaume n'étoient pas de même nature; il y en avoit d'arides, & de montagneuſes; & d'autres, qui dans un terrain bas, étoient arroſées de pluſieurs ruiſſeaux. Cette année la ſechereſſe fut très-grande, de maniere que les terres,

res, qui étoient dans les lieux élevés, manquerent abſolument; tandis que celles qui purent être arroſées, furent très-fertiles; ainſi les Peuples des montagnes perirent presque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refuſerent de partager la recolte.

L'année d'enſuite fut très-pluvieuſe; les lieux élevés ſe trouverent d'une fertilité extraordinaires; & les terres baſſes furent ſubmergées. La moitié du peuple cria une ſeconde fois famine; mais ces miſerables trouverent des gens auſſi durs, qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle; ſon voiſin en devint amoureux & l'enleva: il s'émût entre eux une grande querelle; & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la déciſion d'un Troglodite, qui, pendant que la Re-

Republique ſuſiſtoit, avoit eu quelque credit. Ils allerent à lui, & voulurent lui dire leurs raiſons; „ que m'importe, dit cet homme, „ que cette femme ſoit à vous, ou „ à vous? J'ai mon champ à la- „ bourer; je n'irai peut-être pas „ employer mon tems à terminer „ vos differens, & travailler à vos „ affaires, tandis que je negligerai „ les miennes: je vous prie de me „ laiſſer en repos, & de ne m'im- „ portuner plus de vos querelles: là-deſſus il les quitta, & s'en alla travailler ſes terres. Le raviſſeur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plûtôt, que de rendre cette femme: & l'autre, penetré de l'injuſtice de ſon voiſin, & de la dureté du Juge, s'en retournoit deſeſperé, lorsqu'il trouva dans ſon chemin une femme jeune & belle, qui revenoit de la fontaine: il n'avoit plus de femme; celle-là lui plut; & elle

le lui plut bien davantage, lors qu'il apprit que c'étoit la femme de celui, qu'il avoit voulu prendre pour Juge, & qui avoit été si peu sensible à son malheur : il l'enleva, & l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme, qui possedoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin : deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chasserent de sa maison, occuperent son champ : ils firent entr'eux une union pour se défendre contre tous ceux, qui voudroient l'usurper ; & effectivement ils se soutinrent par là pendant plusieurs mois : Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre & devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodites vinrent l'attaquer ; il se trouva trop foible pour se défendre, & il fut massacré.

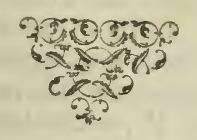
Un Troglodite presque tout nud vit de la laine, qui étoit à vendre: il en demanda le prix: le Marchand dit en lui-même: „ naturellement je ne devrois esperer „ de ma laine, qu'autant d'argent „ qu'il en faut, pour acheter deux „ mesures de bled; mais je la vais „ vendre quatre fois davantage, a„ fin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par là, & payer le prix demandé. „ Je suis bien aise, dit „ le Marchand, j'aurai du bled à „ present. Que dites-vous, reprit „ l'étranger, vous avez besoin de „ bled? J'en ai à vendre; il n'y a „ que le prix qui vous étonnera „ peut-être; car vous sçaurez que „ le bled est extremement cher, & „ que la famine regne presque par „ tout: mais rendez-moi mon ar„ gent, & je vous donnerai une „ mesure de bled; car je ne veux „ pas m'en defaire autrement, duf„ siez-vous crever de faim.

Ce-

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée : un Medecin habile y arriva du païs voisin ; & donna ses remedes si à propos, qu'il guerit tous ceux qui se mirent entre ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités, demander son salaire : mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son païs, & il y arriva accablé des fatigues d'un si long Voyage; mais bien-tôt après il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate : ils allerent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux : „ allez, leur
„ dit-il, hommes injustes ; vous
„ avez dans l'ame un poison plus
„ mortel, que celui dont vous vou-
„ lez guerir ; vous ne meritez pas
„ d'occuper une place sur la terre;
„ parce que vous n'avez point d'hu-
„ manité,

„ manité, & que les regles de l'é-
„ quité vous ſont inconnuës; je
„ croirois offenſer les Dieux, qui
„ vous puniſſent, ſi je m'oppoſois à
„ la Juſtice de leur colere.

A Erzéron le 3. de la. Lune de Gemmadi 2. 1711.



LET-

LETTRE IX.

USBEK *au même.*

A Ispahan.

TU as vû, mon cher Mirza, comment les Troglodites perirent par leur mechanceté même, & furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux, qui échapperent aux malheurs de la Nation. Il y avoit dans ce païs deux hommes bien singuliers : ils avoient de l'humanité; ils connoissoient la justice; ils aimoient la vertu : autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres; ils voyoient la desolation generale, & ne la ressentoient que par la pitié: c'étoit le motif d'une union nouvel-

velle ; ils travailloient avec une ſollicitude commune pour l'interêt commun ; ils n'avoient de differens, que ceux qu'une douce & tendre amitié faiſoit naître ; & dans l'endroit du païs le plus écarté, ſeparés de leurs compatriotes indignes de leur preſence, ils menoient une vie heureuſe, & tranquille : la terre ſembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuſes mains.

Ils aimoient leurs femmes ; & ils en étoient tendrement aimés : toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la Vertu : ils leur repreſentoient ſans ceſſe les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple ſi touchant : ils leur faiſoient ſur tout ſentir que l'interêt des particuliers ſe trouve toujours dans l'interêt commun ; que vouloir s'en ſeparer, c'eſt vouloir ſe perdre ; que la Vertu n'eſt

point une chose, qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice penible ; & que la justice pour autrui, est une charité pour nous.

Ils eurent bien-tôt la consolation des Peres vertueux, qui est d'avoir des enfans, qui leur ressemblent. Le jeune Peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; & la Vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit representer ici le bonheur de ces Troglodites ? Un Peuple si juste devoit être cheri des Dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoitre, il apprit à les craindre ; & la Religion vint adoucir dans les cœurs, ce que la Nature y avoit laissé de trop rude.

Ils

Ils instituerent des fêtes en l'honneur des Dieux : les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les celebroient par leurs danses, & par les accords d'une Musique champêtre : on faisoit ensuite des festins, où la joye ne regnoit pas moins que la frugalité : c'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve : c'est là qu'on apprenoit à donner le cœur, & à le recevoir : c'est là que la pudeur virginale faisoit en rougissant un aveu surpris, mais bien-tôt confirmé par le consentement des peres : & c'est là que les tendres meres se plaisoient à prevoir par avance une union douce & fidelle.

On alloit au Temple pour demander les faveurs des Dieux ; ce n'étoit pas les richesses, & une onereuse abondance ; de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne sçavoient

les desirer que pour leurs compatriotes : ils n'étoient au pied des autels que pour demander la santé de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendresse de leurs femmes, l'amour & l'obéïssance de leurs enfans : les filles y venoient apporter le tendre Sacrifice de leur cœur; & ne leur demandoient d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charruë, ils s'assembloient ; & dans un repas frugal, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites, & leurs malheurs ; la Vertu renaissante avec un nouveau Peuple, & sa felicité : ils celebroient les grandeurs des Dieux ; leurs faveurs toujours presentes aux hommes, qui les implorent, & leur colere inévitable

table à ceux, qui ne les craignent pas : ils decrivoient ensuite les delices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence : bien-tôt ils s'abandonnoient à un Sommeil, que les soins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs, qu'à leurs besoins : dans ce païs heureux la cupidité étoit étrangere ; ils se faisoient des presens, où celui qui donnoit, croyoit toujours avoir l'avantage : le Peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille ; les troupeaux étoient presque toujours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzéron le 6. de la Lune de Gemmadi 2.. 1711.

LETTRE X.

USBEK *au même.*

JE ne sçaurois assez te parler de la Vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : „ mon pere „ doit demain labourer son champ; „ je me leverai deux heures avant „ lui ; & quand il ira à son champ, „ il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même : „ il me semble que ma sœur a du „ goût pour un jeune Troglodite „ de nos parens ; il faut que je par- „ le à mon pere, & que je le dé- „ termine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre, que des voleurs avoient enlevé son troupeau. „ J'en suis bien fâché, „ dit-il, car il y avoit une Genisse „ toute blanche, que je voulois of- „ frir aux Dieux. On

On entendoit dire à un autre : ,, Il faut que j'aille au Temple remercier les Dieux ; car mon frere, ,, que mon pere aime tant, & que ,, je cheris si fort, a recouvré la ,, santé.

Ou bien ,, il y a un champ, qui ,, touche celui de mon pere, & ,, ceux qui le cultivent, sont tous ,, les jours exposés aux ardeurs du ,, Soleil ; il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés ; un vieillard parla d'un jeune homme, qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, & lui en fit des reproches. ,, Nous ne croyons ,, pas qu'il ait commis ce crime, ,, dirent les jeunes Troglodites ; ,, mais s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille.

On vint dire à un Troglodi-

te, que des étrangers avoient pillé sa maison, & avoient tout emporté. „ S'ils n'étoient pas in-
„ justes, repondit-il, je souhaiterois
„ que les Dieux leur en donnassent
„ un plus long usage qu'à moi.

Tant de prosperités ne furent pas regardées sans envie : les Peuples voisins s'assemblerent, & sous un vain prétexte ils resolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette resolution fut connuë, les Troglodites envoyerent au devant d'eux des Ambassadeurs, qui leur parlerent ainsi.

„ Que vous ont fait les Troglo-
„ dites ? ont-ils enlevé vos femmes,
„ derobé vos bestiaux, ravagé vos
„ campagnes ? Non, nous sommes
„ justes, & nous craignons les Dieux.
„ Que voulez-vous donc de nous ?
„ Voulez-vous de la laine pour vous
„ faire des habits ? Voulez-vous du
„ lait pour vos troupeaux, ou des
„ fruits de nos terres ? Metttez bas les
„ ar-

„ armes; venez au milieu de nous,
„ & nous vous donnerons de tout
„ cela : mais nous jurons par ce
„ qu'il y a de plus ſacré, que ſi
„ vous entrez dans nos terres com-
„ me ennemis, nous vous regar-
„ derons comme un Peuple injuſte,
„ & que nous vous traiterons com-
„ me des bêtes farouches.

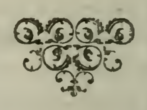
Ces paroles furent renvoyées avec mepris : ces Peuples ſauvages entrerent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien diſpoſés à la défenſe : ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux : ils furent étonnés de l'injuſtice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre : une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur ; l'un vouloit mourir pour ſon pere ; un autre pour ſa femme, & ſes enfans ; celui-ci pour ſes fre-

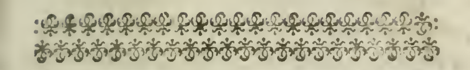
freres ; celui-là pour ſes amis ; tous pour le Peuple Troglodite: la place de celui qui expiroit, étoit d'abord priſe par un autre, qui, outre la cauſe commune, avoit encore une mort particuliere à vanger.

Tel fut le combat de l'Injuſtice, & de la Vertu : ces Peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas même honte de fuir ; & ils cederent à la vertu des Troglodites, même ſans en être touchés.

D'Erzéron le 9. de la Lune de Gemmadi 2. 1711.



LET-



LETTRE XI.

USBEK *au même.*

COmme le peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un Roi : ils convinrent qu'il falloit deferer la Couronne à celui, qui étoit le plus juste ; & ils jetterent tous les yeux sur un Vieillard venerable par son âge, & par une longue vertu : il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des Deputés, pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui :,, A Dieu ne ,, plaise, dit-il, que je fasse ce tort

„ aux Troglodites, que l'on puiſſe
„ croire qu'il n'y a perſonne par-
„ mi eux de plus juſte que moi :
„ vous me deferez la Couronne, &
„ ſi vous le voulez abſolument, il
„ faudra bien que je la prenne : mais
„ comptez que je mourrai de dou-
„ leur, d'avoir vû en naiſſant les
„ Troglodites libres, & de les voir
„ aujourdhui aſſujettis. A ces mots
il ſe mit à repandre un torrent
de larmes : „ malheureux jour, di-
„ ſoit-il ; & pourquoi ai-je tant
„ vêcu ? Puis il s'écria d'une voix ſe-
vere : „ je vois bien ce que c'eſt,
„ ô Troglodites : votre vertu com-
„ mence à vous peſer : dans l'état
„ où vous êtes, n'ayant point de
„ Chef, il faut que vous ſoyez ver-
„ tueux malgré vous ; ſans cela vous
„ ne ſçauriez ſubſiſter, & vous tom-
„ beriez dans le malheur de vos pre-
„ miers Peres : mais ce joug vous
„ paroît trop dur, vous aimez mieux
„ être ſoumis à un Prince, & obéïr
„ à

„ à ses Loix moins rigides que vos
„ mœurs : vous sçavez que pour
„ lors vous pourrez contenter votre
„ ambition, acquerir des richesses,
„ & languir dans une lâche volup-
„ té ; & que pourvû que vous évi-
„ tiez de tomber dans les grands
„ crimes, vous n'aurez pas besoin
„ de la Vertu. Il s'arrêta un mo-
ment, & ses larmes coulerent plus
que jamais. „ Eh que pretendez-
„ vous que je fasse ? Comment se
„ peut-il que je commande quelque
„ chose à un Troglodite ? Voulez-
„ vous qu'il fasse une action ver-
„ tueuse, parce que je la lui com-
„ mande, lui qui la feroit tout de
„ même sans moi, & par le seul pan-
„ chant de la nature ? O Troglo-
„ dites, je suis à la fin de mes jours,
„ mon sang est glacé dans mes vei-
„ nes ; je vais bien-tôt revoir vos
„ sacrés ayeux ; pourquoi voulez-
„ vous que je les afflige, & que je
„ sois obligé de leur dire, que je

„ vous ai laiſſés ſous un autre joug
„ que celui de la Vertu ?

D'Erzéron le 10. de la Lune de Gemmadi 2. 1711.

LETTRE XII.

USBEK *au Mollack Mehemet-Aly, Gardien des trois Tombeaux,*

A Com.

JE ne puis, divin Mollack, calmer mes inquietudes : j'ai des doutes, il faut les fixer, je ſens que ma Raiſon s'égare ; ramene-la dans le droit chemin : viens m'éclairer, ſource de lumiere : foudroye avec ta plume divine les difficultés, que je vais te propoſer : fais-moi pitié de moi-même, & rougir de la queſtion que je vais te faire.

D'où vient que notre Legiſlateur

teur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes, qu'il appelle immondes? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort, & que pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver ſans ceſſe le corps? Il me ſemble que les choſes ne ſont en elles mêmes ni pures, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inherente au ſujet, qui puiſſe les rendre telles. La bouë ne nous paroît ſale, que parce qu'elle bleſſe notre vuë, ou quelqu'autre de nos ſens : mais en elle-même elle ne l'eſt pas plus que l'Or, & les Diamans: l'idée de ſouillure contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous eſt venuë que d'une certaine repugnance naturelle, que nous en avons : ſi les corps de ceux, qui ne ſe lavent point, ne bleſſoient ni l'adorat, ni la vuë; comment auroit-on pû s'ima-

s'imaginer qu'ils fuſſent impurs?

Les Sens, divin Mollack, doivent donc être les ſeuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choſes ; mais comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniere ; que ce qui donne une ſenſation agréable aux uns, en produit une degoûtante chez les autres ; il ſuit que le témoignage des Sens ne peut ſervir ici de regle ; à moins qu'on ne diſe, que chacun peut à ſa fantaiſie décider ce point, & diſtinguer, pour ce qui le concerne, les choſes pures d'avec celles qui ne le ſont pas.

Mais cela même, ſacré Mollack, ne renverſeroit-il pas les diſtinctions etablies par notre divin Prophête, & les points fondamentaux de la Loi, qui a été écrite de la main des Anges?

D'Erzéron le 20. *de la Lune de Gemmadi* 2. 1711.

LET-

LETTRE XIII.

MEHEMET ALY, *Serviteur des Prophêtes*, à USBEK.

A Erzéron.

VOus nous faites toujours des questions, qu'on a faites mille fois à notre Saint Prophête. Que ne lisez vous les Traditions des Docteurs? Que n'allez-vous à cette source pure de toute intelligence? Vous trouveriez tous vos doutes resolus.

Malheureux, qui toujours embarrassés des choses de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du Ciel; & qui reverez la condition des Mollacks, sans oser ni l'embrasser, ni la suivre.

Profa-

Profanes, qui n'entrez jamais dans les Secrets de l'Eternel; vos lumieres ressemblent aux tenebres de l'abîme; & les raisonnemens de votre esprit sont comme la poussiere, que vos pieds font élever, lorsque le Soleil est dans son midi dans le mois ardent de Chahban.

Aussi le Zenith de votre esprit ne va pas au Nadir de celui du moindre des Immaums *: Votre vaine Philosophie est cet éclair, qui annonce l'orage & l'obscurité; vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté: il ne faut pour celà que vous raconter ce qui arriva un jour à notre St. Prophête, lorsque tenté par les Chrétiens, éprouvé par les Juifs, il con-

* Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.

confondit également les uns & les autres.

Le Juif Abdias Ibesalon * lui demanda pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de Pourceau : *ce n'est pas sans raison*, reprit le Prophête ; *c'est un Animal immonde, & je vais vous en convaincre.* Il fit sur sa main avec de la bouë la figure d'un homme ; il la jetta à terre, & lui cria, *levez vous*. Sur le champ un homme se leva, & dit : *Je suis Japhet, fils de Noé.* Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu ès mort, lui dit le Saint Prophête? *Non*, répondit-il ; *mais quand tu m'as reveillé, j'ai cru que le jour du Jugement étoit venu, & j'ai eu une si grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout à coup.*

Or çà, raconte-moi, lui dit l'Envoyé de Dieu, toute l'Histoire

* Tradition Mahometane.

toire de l'Arche de Noé. Japhet obéït, & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois; après quoi il parla ainsi.

„ * Nous mîmes les ordures de „ tous les animaux dans un côté „ de l'Arche, ce qui la fit si fort „ pancher, que nous en eûmes une „ peur mortelle, sur tout nos fem- „ mes, qui se lamentoient de la „ belle maniere. Notre Pere Noé „ ayant été au Conseil de Dieu, „ il lui commanda de prendre l'E- „ lephant, & de lui faire tourner „ la tête vers le côté, qui pan- „ choit. Ce grand Animal fit tant „ d'ordures, qu'il en nâquit un „ Cochon ". Croyez-vous, Usbek, que depuis ce tems-là, nous nous en soyons abstenus, & que nous l'ayons regardé comme un Animal immonde?

„ Mais comme le Cochon re- „ muoit tous les jours ces ordures;

„ il

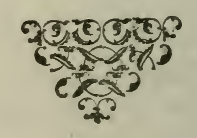
* Tradition Mahometane.

„ il s'éleva une telle puanteur „ dans l'Arche, qu'il ne put lui-„ même s'empêcher d'éternuer; „ & il ſortit de ſon nez un Rat, „ qui alloit rongeant tout ce qui ſe „ trouvoit devant lui : ce qui de-„ vint ſi inſuportable à Noé, „ qu'il crut qu'il étoit à propos „ de conſulter Dieu encore. Il lui „ ordonna de donner au Lion un „ grand coup ſur le front, qui „ éternua auſſi, & fit ſortir de „ ſon nez un Chat. Croyez-vous que ces Animaux ſoient encore immondes ? Que vous en ſemble ?

Quand donc vous n'apercevez pas la raiſon de l'impureté de certaines choſes, c'eſt que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé entre Dieu, les Anges, & les Hommes. Vous ne ſçavez pas l'Hiſtoire de l'Eternité : Vous n'avez point lû les Livres,

vres, qui ſont écrits au Ciel: ce qui vous en a été revelé, n'eſt qu'une petite partie de la Bibliotheque Divine; & ceux qui comme nous en approchent de plus près, tandis qu'ils ſont en cette vie, ſont encore dans l'obſcurité, & les tenebres. Adieu: Mahomet ſoit dans votre cœur.

A Com, le dernier de la Lune de Chahban 1711.



LET-

LETTRE XIV.

USBEK *à son ami* RUSTAN.
A Ispahan.

NOus n'avons séjourné que huit jours à Tocat : après trente-cinq jours de marche nous sommes arrivez à Smirne.

De Tocat à Smirne on ne trouve pas une seule Ville, qui merite qu'on la nomme. J'ai vû avec étonnement la foiblesse de l'Empire des Osmanlins : ce corps malade ne se soutient pas par un regime doux, & temperé ; mais par des remedes violens, qui l'épuisent, & le minent sans cesse.

Les Bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent entrent ruïnés dans les Provinces, & les ravagent comme des païs

de

de Conquête. Une milice insolente n'eſt ſoumiſe qu'à ſes caprices : les places ſont demantelées; les Villes deſertes ; les Campagnes déſolées ; la culture des terres & le Commerce entierement abandonnés.

L'impunité regne dans ce Gouvernement ſevere : les Chrétiens qui cultivent les terres; les Juifs, qui levent les tributs, ſont expoſés à mille violences.

La proprieté des terres eſt incertaine ; & par conſéquent l'ardeur de les faire valoir, ralentie : il n'y a ni titre, ni poſſeſſion, qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces Barbares ont tellement abandonné les Arts, qu'ils ont negligé juſques à l'Art militaire : pendant que les Nations d'Europe ſe rafinent tous les jours, ils reſtent dans leur ancienne ignorance ; & ils ne s'aviſent de prendre

dre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en sont servies mille fois contre eux.

Ils n'ont nulle experience sur la Mer, nulle habileté dans la Maneuvre : on dit qu'une poignée de Chrétiens, sortis d'un rocher *, font suer tous les Ottomans, & fatiguent leur Empire.

Incapables de faire le Commerce, ils souffrent presqu'avec peine que les Européens, toujours laborieux & entreprenans, viennent le faire : ils croyent faire grace à ces étrangers, que de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étenduë de païs, que j'ai traversé ; je n'ai trouvé que Smirne, qu'on puisse regarder comme une Ville riche, & puissante : ce sont les

* Ce sont aparemment les Chevaliers de Malte.

Européens, qui la rendent telle; & il ne tient pas aux Turcs, qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet Empire, qui avant deux siecles sera le théatre des triomphes de quelque Conquerant.

A Smirne le 2. de la Lune de Rahmazan 1711.

LETTRE XV.

USBEK *à* ZACHI *sa femme.*
Au Serrail d'Ispahan.

VOus m'avez offensé, Zachi, & je sens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, si mon éloignement ne vous laissoit le tems de changer de conduite, & d'appaiser la

la violente jalousie, dont je suis tourmenté.

J'apprens qu'on vous a trouvée seule avec Nadir Eunuque blanc, qui payera de sa tête son infidelité, & sa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans votre chambre un Eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs destinez à vous servir ? Vous avez beau me dire, que des Eunuques ne sont pas des hommes, & que votre vertu vous met au dessus des pensées que pourroit faire naître en vous une ressemblance imparfaite. Cela ne suffit ni pour vous, ni pour moi : pour vous, parce que vous faites une chose, que les Loix du Serrail vous défendent : pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous exposant à des regards; que dis-je à des regards ? Peut-être aux

entrepriſes d'un perfide, qui vous aura ſouillée pas ſes crimes, & plus encore par ſes regrets, & le deſeſpoir de ſon impuiſſance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh pouviez-vous ne l'être pas ? Comment auriez-vous trompé la vigilance de ces noirs, qui ſont ſi ſurpris de la vie que vous menez ? Comment auriez-vous pû briſer ces verroux & ces portes, qui vous tiennent enfermée ? Vous vous vantez d'une Vertu, qui n'eſt pas libre : & peut-être que vos deſirs impurs vous ont ôté mille fois le merite, & le prix de cette fidelité, que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de ſoupçonner ; que ce perfide n'ait point porté ſur vous ſes mains ſacrileges, que vous ayez refuſé de prodiguer à ſa vuë les delices de

de ſon Maître ; que couverte de vos habits, vous ayez laiſſé cette foible barriere entre lui, & vous ; que frappé lui-même d'un ſaint reſpect, il ait baiſſé les yeux ; que manquant à ſa hardieſſe, il ait tremblé ſur les châtimens qu'il ſe prepare : quand tout cela ſeroit vrai ; il ne l'eſt pas moins que vous avez fait une choſe, qui eſt contre votre devoir : & ſi vous l'avez violé gratuitement, ſans remplir vos inclinations dereglées ; qu'euſſiez-vous fait pour les ſatisfaire ? Que feriez-vous encore, ſi vous pouviez ſortir de ce Lieu Sacré, qui eſt pour vous une dure priſon ; comme il eſt pour vos compagnes un aſile favorable contre les atteintes du Vice ; un Temple Sacré, où votre Sexe perd ſa foibleſſe, & ſe trouve invincible, malgré tous les deſavantages de la Nature ? Que feriez-vous, ſi laiſſée à vous-

même, vous n'aviez pour vous défendre que votre amour pour moi, qui est si grievement offensé; & votre devoir que vous avez si indignement trahi? Que les mœurs du Païs où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent à l'attentat des plus vils Esclaves! Vous devez me rendre graces de la gêne où je vous fais vivre; puisque ce n'est que par là que vous meritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le Chef des Eunuques, parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite, & qu'il vous donne ses sages Conseils: sa laideur, dites-vous, est si grande, que vous ne pouvez le voir sans peine; comme si dans ces sortes de postes, on mettoit de plus beaux objets: ce qui vous afflige, est de n'avoir pas à sa place l'Eunuque blanc, qui vous deshonore.

Mais que vous a fait votre pre-

premiere Esclave ? Elle vous a dit que les familiaritez que vous preniez avec la jeune Zelide, étoient contre la bienseance; voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un Juge severe; je ne suis qu'un époux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane ma nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle; je partage mon amour entre vous deux; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la Vertu peut ajoûter à la beauté.

De Smirne le 12. de la Lune de Zilcade 1711.



LETTRE XVI.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE BLANC.

VOus devez trembler à l'ouverture de cette Lettre ; ou plûtôt vous le deviez , lorſque vous ſouffrites la perfidie de Nadir. Vous qui dans une vieilleſſe froide & languiſſante , ne pouvez ſans crime lever les yeux ſur les redoutables objets de mon amour : vous à qui il n'eſt jamais permis de mettre un pied ſacrilege ſur la porte du lieu terrible qui les derobe à tous les regards; vous ſouffrez que ceux , dont la conduite vous eſt confiée , ayent fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire; & vous n'apercevez pas la fou-

foudre toute prête à tomber sur eux, & sur vous?

Et qui êtes-vous que de vils instrumens, que je puis briser à ma fantaisie : qui n'existez que pour obéïr; qui ne respirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalousie même ont besoin de votre bassesse ; & enfin qui ne pouvez avoir d'autre partage, que la soumission; d'autre ame, que mes volontez; d'autre esperance, que ma felicité?

Je sçais que quelques-unes de mes femmes souffrent impatiemment les loix austeres du devoir; que la presence continuelle d'un Eunuque noir les ennuye; qu'elles sont fatiguées de ces objets affreux, qui leur sont donnés pour les ramener à leur époux : je le sçais ; mais vous qui vous prêtez à ce desordre, vous serez puni d'une maniere à faire trem-

bler tous ceux, qui abuſent de ma confiance.

Je jure par tous les Prophêtes du Ciel, & par Hali le plus grand de tous, que ſi vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des inſectes, que je trouve ſous mes pieds.

A Smirne le 12. *de la Lune de Zilcade* 1711.

LETTRE XVII.

USBEK *à ſon Ami* IBBEN.

A Smirne.

NOus ſommes arrivez à Livourne dans 40. jours de Navigation. C'eſt une Ville nouvelle; elle eſt un témoignage du genie

genie des Ducs de Toſcane, qui ont fait, d'un Village marecageux, la Ville d'Italie la plus floriſſante.

Les Femmes y jouïſſent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalouſies : elles peuvent ſortir tous les jours avec quelques Vieilles, qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile * : leurs Beaufreres, leurs Oncles, leurs Neveux peuvent les voir, ſans que le mari s'en formaliſe preſque jamais.

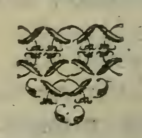
C'eſt un grand ſpectacle pour un Mahometan de voir pour la premiere fois une Ville Chrétienne. Je ne parle pas des choſes, qui frappent d'abord tous les yeux ; comme la difference des édifices, des habits, des principales coûtumes : il y a juſques dans les moindres

* Les Perſanes en ont quatre.

dres bagatelles quelque chose de singulier, que je sens, & que je ne sçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marseille ; notre séjour n'y sera pas long : le dessein de Rica, & le mien, est de nous rendre incessamment à Paris, qui est le siege de l'Empire d'Europe. Les Voyageurs cherchent toujours les grandes Villes, qui sont une espece de Patrie commune à tous les étrangers. Adieu ; sois persuadé que je t'aimerai toujours.

A Livourne le 12. *de la Lune de Saphar* 1712.



LETTRE XVIII.

RICA à IBBEN.
A Smirne.

NOus ſommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel : il faut bien des affaires avant qu'on ſoit logé ; qu'on ait trouvé les gens à qui on eſt adreſſé, & qu'on ſe ſoit pourvû des choſes neceſſaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris eſt auſſi grand qu'Iſpahan : les maiſons y ſont ſi hautes, qu'on jureroit qu'elles ne ſont habitées que par des Aſtrologues. Tu juges bien qu'une Ville bâtie en l'air, qui a ſix ou ſept maiſons les unes ſur les autres, eſt extrêmement peuplée ; & que

quand tout le monde est descendu dans la ruë, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vû marcher personne : il n'y a point de gens au monde, qui tirent mieux parti de leur machine que les François: ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas reglé de nos Chameaux, les feroient tomber en syncope. Pour moi qui ne suis point fait à ce train, & qui vais souvent à pied sans changer d'allure; j'enrage quelquefois comme un Chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête; mais je ne puis pardonner les coups de coude, que je reçois regulierement, & periodiquement : un homme qui vient après moi, & qui me passe, me fait faire un demi tour; & un autre, qui

qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avoit pris; & je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé, que si j'avois fait dix lieuës.

Ne crois pas que je puisse, quant à present, te parler à fonds des Mœurs, & des Coûtumes Européennes; je n'en ai moi-même qu'une legere idée, & je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le Roi de France est le plus puissant Prince de l'Europe : il n'a point de mines d'Or comme le Roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses Sujets, plus inépuisable que les Mines : on lui a vû entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; & par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvoient

voient payées, ses Places munies, & ses Flotes équipées.

D'ailleurs ce Roi est un grand Magicien : il exerce son Empire sur l'esprit même de ses Sujets, il les fait penser comme il veut : S'il n'a qu'un million d'écus dans son Trésor, & qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, & ils le croyent. S'il a une guerre difficile à soutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, & ils en sont aussi-tôt convaincus : il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guerit de toutes sortes de maux en les touchant ; tant est grande la force & la puissance, qu'il a sur les Esprits !

Ce que je te dis de ce Prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre Magicien plus fort que lui, qui

qui n'eſt pas moins maître de ſon eſprit, qu'il l'eſt lui même de celui des autres. Ce Magicien s'appelle le Pape : tantôt il lui fait croire que le pain qu'on mange, n'eſt pas du pain; ou que le vin qu'on boit, n'eſt pas du vin; & mille autres choſes de cette eſpece.

Et pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laiſſer perdre l'habitude de croire; il lui donne de tems en tems pour l'exercer de certains Articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand Ecrit, qu'il appella *Conſtitution*; & voulut obliger ſous de grandes peines ce Prince, & ſes Sujets, de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réüſſit à l'égard du Prince, qui ſe ſoumit auſſi-tôt, & donna l'exemple à ſes Sujets : mais quelques-uns d'entr'eux ſe revolterent, & dirent qu'ils ne vouloient

loient rien croire de tout ce qui étoit dans cet Ecrit : ce ſont les femmes, qui ont été les motrices de cette revolte, qui diviſe toute la Cour, tout le Royaume, & toutes les Familles. Cette Conſtitution leur défend de lire un Livre, que tous les Chrétiens diſent avoir été apporté du Ciel : c'eſt proprement leur Alcoran. Les femmes indignées de l'outrage fait à leur Sexe, ſoulevent tout contre la Conſtitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui dans cette occaſion ne veulent point avoir de privilege. Il faut pourtant avouër que ce Moufti ne raiſonne pas mal; & par le grand Hali, il faut qu'il ait été inſtruit des principes de notre Sainte Loi; car puiſque les femmes ſont d'une création inferieure à la nôtre, & que nos Prophêtes nous diſent qu'elles n'entreront point dans le Para-

Paradis; pourquoi faut-il qu'elles ſe mêlent de lire un Livre, qui n'eſt fait que pour apprendre le chemin du Paradis?

J'ai ouï raconter du Roi des choſes qui tiennent du prodige; & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

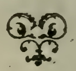
On dit que pendant qu'il faiſoit la guerre à ſes voiſins, qui s'étoient tous liguez contre lui, il avoit dans ſon Royaume un nombre innombrable d'ennemis inviſibles, qui l'entouroient: on ajoûte qu'il les a cherchez pendant plus de trente ans; & que malgré les ſoins infatigables de certains Dervis, qui ont ſa confiance, il n'en a pû trouver un ſeul, ils vivent avec lui, ils ſont à ſa Cour, dans ſa Capitale, dans ſes Troupes, dans ſes Tribunaux: & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir ſans les avoir trouvez: on diroit qu'ils exiſtent

en

en general, & qu'ils ne ſont plus rien en particulier: c'eſt un Corps, mais point de membres. Sans doute que le Ciel veut punir ce Prince de n'avoir pas été aſſez moderé envers les Ennemis qu'il a vaincus, puiſqu'il lui en donne d'inviſibles, & dont le genie & le deſtin ſont au deſſus du ſien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai des choſes bien éloignées du caractere & du genie Perſan: c'eſt bien la même terre qui nous porte tous deux; mais les hommes du Païs, où je vis, & ceux du Païs, où tu ès, ſont des hommes bien differens.

De Paris le 4. de la Lune de Rebiab 2. 1712.



LET-

LETTRE XIX.

USBEK à ROXANE.

Au Serrail d'Ispahan.

QUe vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux Païs de Perse, & non pas dans ces Climats empoisonnez, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu ! Que vous êtes heureuse ! Vous vivez dans mon Serrail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avec joye dans une heureuse impuissance de faillir: jamais homme ne vous a souillée de ses regards lascifs: votre Beau-Pere même, dans la liberté des Festins, n'a jamais vû votre belle bouche: vous n'avez jamais manqué de vous

vous attacher un bandeau ſacré pour la couvrir. Heureuſe Roxane ! Quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des Eunuques, qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les temeraires, qui n'ont pas fui votre vuë : moi-même à qui le Ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas euë pour me rendre maître de ce tréſor, que vous défendiez avec tant de conſtance ! Quel chagrin pour moi dans les premiers jours de notre Mariage de ne pas vous voir ! Et quelle impatience, quand je vous eus vuë ! vous ne la ſatisfaiſiez pourtant pas ; vous l'irritiez au contraire par les refus obſtinez d'une pudeur allarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes, à qui vous vous cachez ſans ceſſe. Vous ſouvient-il de ce jour, où je vous perdis parmi

vos

vos esclaves, qui vous trahirent, & vous déroberent à mes recherches? Vous souvient-il de cet autre, où voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de votre mere, pour arrêter les fureurs de mon amour? Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquerent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage? Vous mîtes le poignard à la main, & menaçâtes d'immoler un époux, qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous, ce que vous cherissiez plus que votre époux même! Deux mois se passerent dans ce combat de l'Amour & de la Vertu: vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules: vous ne vous rendîtes pas même après avoir été vaincuë: vous défendites jusques à la derniere extremité une virginité mourante: vous me regardâtes comme un ennemi, qui vous

vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux, qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois, que vous n'osiez me regarder sans rougir : votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris : je n'avois pas même une possession tranquille : vous me derobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes, & de ces graces ; & j'étois enyvré des plus grandes faveurs, sans en avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce païs-ci, vous n'auriez pas été si troublée : les femmes y ont perdu toute retenuë : elles se presentent devant les hommes à visage decouvert, comme si elles vouloient demander leur défaite : elles les cherchent de leurs regards : elles les voyent dans les Mosquées, les promenades, chez elles-mêmes : l'usage de se faire servir

ſervir par des Eunuques, leur eſt inconnu : au lieu de cette noble ſimplicité, & de cette aimable pudeur, qui regne parmi vous ; on voit une impudence brutale, à laquelle il eſt impoſſible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, ſi vous étiez ici, vous vous ſentiriez outragée dans l'affreuſe ignominie, où votre Sexe eſt deſcendu : vous fuiriez ces abominables lieux ; & vous ſoupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence; où vous êtes ſûre de vous-même ; où nul peril ne vous fait trembler; où enfin vous pouvez m'aimer, ſans craindre de perdre jamais l'Amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs; quand vous vous parfumez tout le corps des eſſences les plus precieuſes ; quand vous vous parez

de vos plus beaux habits, quand vous cherchez à vous diſtinguer de vos compagnes par les graces dc la danſe, & par la douceur de votre chant; que vous combat-tez gracieuſement avec elles de charmes, de douceur, & d'en-jouëment, je ne puis pas m'ima-giner que vous ayez d'autre ob-jet, que celui de me plaire : & quand je vous vois rougir modeſ-tement, que vos regards cher-chent les miens, que vous vous inſinuez dans mon cœur par des paroles douces, & flatteuſes, je ne ſçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penſer des femmes d'Europe? L'art de com-poſer leur teint, les ornemens dont elles ſe parent, les ſoins qu'el-les prennent de leur perſonne, le deſir continuel de plaire, qui les occupe, ſont autant de taches faites à leur Vertu, & d'outra-ges à leur époux.

Ce n'eſt pas, Roxane, que je penſe qu'elles pouſſent l'attentat auſſi loin, qu'une pareille conduite devroit le faire croire; & qu'elles portent la debauche à cet excès horrible, qui fait fremir, de violer abſolument la Foi conjugale : il y a bien peu de femmes aſſez abandonnées, pour porter le crime ſi loin : elles portent toutes dans leur cœur un certain caractere de vertu, qui y eſt gravé, que la naiſſance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas : elles peuvent bien ſe relâcher des devoirs exterieurs, que la pudeur exige ; mais quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature ſe revolte. Auſſi quand nous vous enfermons ſi étroitement ; que nous vous faiſons garder par tant d'eſclaves ; que nous gênons ſi fort vos deſirs, lorſqu'ils volent trop loin: ce n'eſt pas que nous craignions la derniere

infidelité : mais c'eſt que nous ſçavons que la pureté ne ſçauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane ; votre chaſteté ſi long-tems éprouvée meritoit un époux, qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même reprimer les deſirs, que votre ſeule Vertu ſçait ſoumettre.

De Paris le 7. de la Lune de Rhegeb 1712.



LET-

LETTRE XX.

USBEK à NESSIR
A Ispahan.

NOus sommes à present à Paris, cette superbe rivale de la Ville du Soleil *.

Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte, où il y avoit quelques presens pour toi: tu recevras cette Lettre par la même voye. Quoi qu'éloigné de lui de cinq ou six cens lieuës, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des siennes aussi facilement, que s'il étoit à Ispahan, & moi à Com. J'envoye mes Lettres à Marseille; d'où il part continuellement des Vaisseaux

* Ispahan.

pour Smirne : de là il envoye celles, qui ſont pour la Perſe, par les Caravanes d'Armeniens, qui partent tous les jours pour Iſpahan.

Rica jouït d'une ſanté parfaite : la force de ſa conſtitution, ſa jeuneſſe, & ſa gayeté naturelle, le mettent au deſſus de toutes les épreuves.

Mais pour moi, je ne me porte pas bien : mon corps & mon eſprit ſont abattus, je me livre à des reflexions qui deviennent tous les jours plus triſtes : ma ſanté, qui s'affoiblit, me tourne vers ma Patrie ; & me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Neſſir, je te conjure, fais en ſorte que mes femmes ignorent l'état où je ſuis : ſi elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes : & ſi elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardieſſe.

Si

Si mes Eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient espérer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bientôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce Sexe, qui se fait entendre aux rochers, & remuë les choses inanimées.

Adieu, Nessir, j'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

A Paris le 5. de la Lune de Chahban 1712.



LETTRE XXI.

RICA à *. *. *.

JE vis hier une chose assez singuliere, quoi-qu'elle se passe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-dînée, & va jouër une espece de Scene, que j'ai entendu appeller Comedie : le grand mouvement est sur une estrade, qu'on nomme le Theatre : aux deux côtez on voit dans de petits reduits, qu'on nomme Loges, des hommes & des femmes, qui jouënt ensemble des Scenes muettes, à peu près comme celles, qui sont en usage en notre Perse.

Tantôt c'est une Amante affligée,

gée, qui exprime sa langueur : tantôt une autre avec des yeux vifs, & un air passionné, devore des yeux son Amant, qui la regarde de même: toutes les passions sont peintes sur les visages, & exprimées avec une éloquence, qui n'en est que plus vive, pour être muette. Là les Actrices ne paroissent qu'à demi-corps, & ont ordinairement un manchon par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a en bas une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le Theatre, & ces derniers rient à leur tour de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, sont quelques jeunes gens, qui sont dans un continuel exercice : ils sont obligez d'être par tout ; ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en

étage : ils ſont en haut, en bas, dans toutes les loges ; ils plongent, pour ainſi dire ; on les perd ; ils reparoiſſent : ſouvent ils quittent le lieu de la Scene, & vont jouër dans un autre : on en voit même qui, par un prodige, qu'on n'auroit oſé eſperer de leurs bequilles, marchent, & vont comme les autres. Enfin on ſe rend à des ſales, où l'on jouë une Comedie particuliere : on commence par des reverences ; on continuë par des embraſſades : on dit que la connoiſſance la plus legere met un homme en droit d'en étouffer un autre : il ſemble que le lieu inſpire de la tendreſſe : en effet, on dit que les Princeſſes, qui y regnent, ne ſont point cruelles ; & ſi on en excepte deux ou trois heures par jour, où elles ſont aſſez ſauvages, on peut dire que le reſte du tems elles ſont traitables ; &
que

que c'eſt une yvreſſe, qui les quitte aiſément.

Tout ce que je te dis ici ſe paſſe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'Opera : toute la difference eſt que l'on parle à l'un, & qu'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge, où ſe deshabilloit une des principales Actrices : nous fîmes ſi bien connoiſſance, que le lendemain je reçus d'elle cette Lettre.

MONSIEUR,

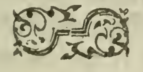
JE ſuis la plus malheureuſe fille du monde; j'ai toujours été la plus vertueuſe Actrice de l'Opera : il y a ſept ou huit mois que j'étois dans la loge, où vous me vîtes hier : comme je m'habillois en Prêtreſſe de Diane, un jeune Abbé vint m'y trouver & ſans reſpect pour mon Habit blanc, mon voile, & mon bandeau, il

me ravit mon innocence : j'ai beau lui exagerer le ſacrifice que je lui ai fait ; il ſe met à rire, & me ſoutient qu'il m'a trouvé très-profane : cependant je ſuis ſi groſſe, que je n'oſe plus me preſenter ſur le theatre ; car je ſuis ſur le chapitre de l'honneur d'une delicateſſe inconcevable ; & je ſoutiens toujours qu'à une fille bien née, il eſt plus facile de faire perdre la vertu, que la modeſtie : avec cette délicateſſe vous jugez bien que ce jeune Abbé n'eût jamais réüſſi, s'il ne m'avoit promis de ſe marier avec moi : un motif ſi legitime me fit paſſer ſur les petites formalitez ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir : mais puiſque ſon infidelité m'a deshonorée, je ne veux plus vivre à l'Opera, où entre vous & moi l'on ne me donne gueres de quoi vivre ; car à preſent que j'avance en âge, & que je perds du côté des charmes ; ma penſion, qui eſt toujours la même, ſemble diminuer

tous

tous les jours. J'ai apris par un homme de votre ſuite, que l'on faiſoit un cas infini dans votre Pays d'une bonne Danſeuſe; & que ſi j'étois à Iſpahan, ma fortune ſeroit auſſi-tôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ce pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille, qui, par ſa vertu & ſa conduite, ne ſe rendroit pas indigne de vos bontez. Je ſuis . . . . .

A Paris le 2. de la Lune de Chalval 1712.



LETTRE XXII.

RICA à IBBEN.
A Smirne.

LE Pape eſt le Chef des Chrétiens : c'eſt une vieille idole, qu'on encenſe par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux Princes mêmes ; car il les depoſoit auſſi facilement, que nos magnifiques Sultans depoſent les Rois d'Irimette & de Georgie : mais on ne le craint plus. Il ſe dit Succeſſeur d'un des premiers Chrétiens, qu'on appelle St. Pierre : & c'eſt certainement une riche Succeſſion ; car il a des treſors immenſes, & un grand Pays ſous ſa domination.

Les Evêques ſont des gens de Loi, qui lui ſont ſubordonnez,

&

& ont ſous ſon autorité deux fonctions bien differentes. Quand ils ſont aſſemblez, ils font comme lui des Articles de Foi: Quand ils ſont en particulier, ils n'ont gueres d'autre fonction, que de diſpenſer d'accomplir la Loi. Car tu ſçauras que la Religion Chrétienne eſt chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles : & comme on a jugé qu'il eſt moins aiſé de remplir ces devoirs, que d'avoir des Evêques, qui en diſpenſent; on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique: ainſi ſi on ne veut pas faire le Rahmazan; ſi on ne veut pas s'aſſujettir aux formalitez des Mariages; ſi on veut rompre ſes vœux; ſi on veut ſe marier contre les défenſes de la Loi; quelquefois même ſi on veut revenir contre ſon ſerment; on va à l'Evêque, ou au Pape, qui donne auſſi-tôt la diſpenſe.

Les Evêques ne font pas des Arti-

Articles de Foi de leur propre mouvement : il y a un nombre infini de Docteurs, la plûpart Dervis, qui ſoulevent entr'eux mille Queſtions nouvelles ſur la Religion : on les laiſſe diſputer long-tems ; & la guerre dure, juſques à ce qu'une déciſion vienne la terminer.

Auſſi puis-je t'aſſurer qu'il n'y a jamais eu de Royaume, où il y ait eu tant de guerres Civiles, que dans celui de Chriſt.

Ceux qui mettent au jour quelque Propoſition nouvelle, ſont d'abord appellez Hérétiques. Chaque héréſie a ſon nom, qui eſt pour ceux, qui y ſont engagez, comme le mot de ralliement: mais n'eſt Hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le different par la moitié, & donner une diſtinction à ceux, qui accuſent d'héréſie ; & quelle que ſoit la diſtinction, intelligible, ou

ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut ſe faire appeller Orthodoxe.

Ce que je te dis eſt bon pour la France & l'Allemagne : car j'ai oüi dire qu'en Eſpagne & en Italie, il y a de certains Dervis, qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui, qui a toujours prié Dieu avec de petits grains de bois à la main; qui a porté ſur lui deux morceaux de Drap attachez à deux rubans; & qui a été quelquefois dans une Province, qu'on appelle la Galice; ſans cela un pauvre Diable eſt bien embaraſſé : quand il jureroit comme un Payen qu'il eſt Orthodoxe; on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualitez, & le brûler comme Hérétique : il auroit beau donner

ſa

ſa diſtinction ; point de diſtinction : il ſeroit en cendres avant que l'on eût ſeulement penſé à l'écouter.

Les autres Juges preſument qu'un accuſé eſt innocent, ceux-ci le preſument toujours coupable ; dans le doute ils tiennent pour regle de ſe déterminer du côté de la rigueur : apparemment parce qu'ils croyent les hommes mauvais : mais d'un autre côté ils en ont ſi bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir, car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaiſe vie, de ceux qui exercent une profeſſion infame. Ils font dans leur ſentence un petit compliment à ceux, qui ſont revêtus d'une chemiſe de ſouffre ; & leur diſent qu'ils ſont bien fâchez de les voir ſi mal habillez, qu'ils ſont doux, qu'ils abhorrent

le ſang, & qu'ils ſont au deſeſpoir de les avoir condamnez ; mais pour ſe conſoler, ils confiſquent tous les biens de ces malheureux, à leur profit.

Heureuſe la terre, qui eſt habitée par les enfans des Prophêtes : ces triſtes ſpectacles y ſont inconnus * : la Sainte Religion que les Anges y ont apportée, ſe défend par ſa Verité même : elle n'a point beſoin de ces moyens violens, pour ſe maintenir.

A Paris le 4 *de la Lune de Chalval* 1712.

* Les Perſans ſont les plus Tolerans de tous les Mahometans.



LET-

LETTRE XXIII.

RICA *au même.*

A Smirne.

LEs habitans de Paris ſont d'une curioſité, qui va juſques à l'extravagance. Lorſque j'arrivai, je fus regardé comme ſi j'avois été envoyé du Ciel : Vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir : ſi je ſortois, tout le monde ſe mettoit aux fenêtres : ſi j'étois aux Tuilleries, je voyois auſſi-tôt un cercle ſe former autour de moi : les femmes mêmes faiſoient un Arc en Ciel, nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit : ſi j'étois aux ſpectacles ; je voyois auſſitôt cent lorgnettes dreſſées contre ma figure : enfin jamais homme n'a

n'a tant été vû que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens, qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entr'eux ; il faut avouër qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable ! Je trouvois de mes Portraits par tout ; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vû.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme si curieux, & si rare : & quoique j'aye très-bonne opinion de moi ; je ne me serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande Ville, où je n'étois point connu. Cela me fit resoudre à quitter l'habit Persan, & à en endosser un à l'Européenne, pour voir s'il resteroit encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable.

rable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement : libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprecié au plus juste : j'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre en un instant l'attention & l'estime publique : car j'entrai tout à coup dans un neant affreux: je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé, & qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais si quelqu'un par hazard apprenoit à la compagnie que j'étois Persan ; j'entendois aussi-tôt autour de moi un bourdonnement : ah, ah, Monsieur est Persan? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan?

A Paris le 6. de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXIV.

RHEDI *a* USBEK.

A Paris.

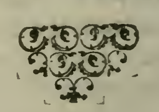
JE ſuis à preſent à Veniſe, mon cher Usbek; on peut avoir vû toutes les Villes du Monde, & être ſurpris en arrivant à Veniſe: on ſera toujours étonné de voir une Ville, des Tours, & des Moſquées ſortir de deſſous l'eau, & de trouver un Peuple innombrable dans un endroit, où il ne devroit y avoir que des Poiſſons.

Mais cette Ville profane manque du tréſor le plus precieux, qui ſoit au monde; c'eſt-à-dire, d'eau vive; il eſt impoſſible d'y accomplir une ſeule ablution legale. Elle eſt en abomination à notre St. Prophête; & il ne la re-

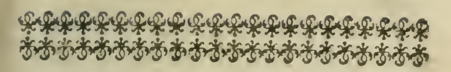
regarde jamais du haut du Ciel, qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Usbek, je ferois charmé de vivre dans une Ville, où mon esprit se forme tous les jours : je m'instruis des secrets du Commerce, des interêts des Princes, de la forme de leur gouvernement ; je ne neglige pas même les superstitions Européennes ; je m'applique à la Medecine, à la Physique, à l'Astronomie : j'étudie les Arts ; enfin je sors des nuages, qui couvroient mes yeux dans le Pays de ma naissance.

A Venise le 16. de la Lune de Chalval 1712.



LET-



LETTRE XXV.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE Vin eſt ſi cher à Paris par les Impôts que l'on y met, qu'il ſemble qu'on ait entrepris d'y faire executer le Précepte du divin Alcoran, qui défend d'en boire.

Lors que je penſe aux funeſtes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le preſent le plus redoutable, que la nature ait fait aux hommes. Si quelque choſe a flétri la vie, & la reputation de nos Monarques; c'a été leur intemperance; c'eſt la ſource la plus empoiſonnée de leurs injuſ-

tices, & de leurs cruautez.

Je le dirai à la honte des hommes ; la Loi interdit à nos Princes l'uſage du Vin ; & ils en boivent avec un excès, qui les dégrade de l'humanité même. Cet uſage au contraire eſt permis aux Princes Chrétiens ; & on ne remarque pas qu'il leur faſſe faire aucune faute. L'eſprit humain eſt la contradiction même : dans une debauche licentieuſe, on ſe revolte avec fureur contre les préceptes ; & la Loi faite pour nous rendre plus juſtes, ne ſert ſouvent qu'à nous rendre plus coupables.

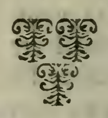
Mais quand je deſaprouve l'uſage de cette liqueur, qui fait perdre la Raiſon ; je ne condamne pas de même ces boiſſons, qui l'égayent. C'eſt la Sageſſe des Orientaux de chercher des remedes contre la triſteſſe, avec autant de ſoin que contre les ma-

maladies les plus dangereuſes. Lorſqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre reſſource que la lecture d'un Philoſophe, qu'on appelle Seneque; mais les Aſiatiques plus ſenſez qu'eux, & meilleurs Phyſiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le ſouvenir de ſes peines.

Il n'y a rien de ſi affligeant que les conſolations tirées de la neceſſité du mal, de l'inutilité des remedes, de la fatalité du Deſtin, de l'ordre de la Providence, & du malheur de la condition humaine : c'eſt ſe moquer de vouloir adoucir un mal, par la conſideration que l'on eſt né miſerable : il vaut bien mieux enlever l'eſprit hors de ſes reflexions ; & traiter l'homme comme ſenſible, au lieu de le traiter comme raiſonnable.

L'ame unie avec le corps en eſt ſans ceſſe tyranniſée: ſi le mouvement du ſang eſt trop lent; ſi les eſprits ne ſont pas aſſez épurez; s'ils ne ſont pas en quantité ſuffiſante, nous tombons dans l'accablement, & dans la triſteſſe : mais ſi nous prenons des breuvages, qui puiſſent changer cette diſpoſition de notre corps; notre ame redevient capable de recevoir des impreſſions, qui l'égayent; & elle ſent un plaiſir ſecret, de voir ſa machine reprendre, pour ainſi dire, ſon mouvement & ſa vie.

A Paris le 25. *de la Lune de Zilcadé* 1713.



LET-

LETTRE XXVI.

RICA à IBBEN.
A Smirne.

LEs femmes de Perſe ſont plus belles que celles de France; mais celles de France ſont plus jolies. Il eſt impoſſible de ne point aimer les premieres, & de ne ſe point plaire avec les ſecondes : les unes ſont plus tendres, & plus modeſtes; les autres ſont plus gayes, & plus enjouées.

Ce qui rend le ſang ſi beau en Perſe, c'eſt la vie reglée que les femmes y menent; elles ne jouent, ni ne veillent; elles ne boivent point de vin, & ne s'expoſent preſque jamais à l'air. Il faut avouër que le Serrail eſt plutôt fait pour la ſanté, que pour les plaiſirs : c'eſt une vie

unie, qui ne pique point; tout s'y reſſent de la ſubordination & du devoir; les plaiſirs mêmes y ſont graves, & les joyes ſeveres, & on ne les goûte preſque jamais, que comme des marques d'autorité, & de dependance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perſe la même gayeté, que les François : on ne leur voit point cette liberté d'eſprit, & cet air content, que je trouve ici dans tous les états, & dans toutes les conditions.

C'eſt bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles, où de pere en fils perſonne n'a ri, depuis la fondation de la Monarchie.

Cette gravité des Aſiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux : ils ne ſe voyent que lorſqu'ils y ſont forcés par la Ceremonie : l'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la

la douceur de la vie, leur eſt preſque inconnuë : ils ſe retirent dans leurs maiſons, où ils trouvent toujours une compagnie, qui les attend; de maniere que chaque famille eſt, pour ainſi dire, iſolée.

Un jour que je m'entretenois là-deſſus avec un hōmme de ce pays-ci; il me dit : Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'eſt que vous êtes obligés de vivre avec des eſclaves, dont le cœur & l'eſprit ſe ſentent toujours de la baſſeſſe de leur condition : ces gens lâches affoibliſſent en vous les ſentimens de la Vertu : que l'on tient de la nature; & ils les minent depuis l'enfance qu'ils vous obſedent.

Car enfin defaites-vous des prejugés; que peut-on attendre de l'éducation, qu'on reçoit d'un miſerable, qui fait conſiſter ſon honneur à garder les femmes d'un

autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi, qui ſoit parmi les humains? qui eſt mépriſable par ſa fidelité même, qui eſt la ſeule de ſes Vertus; parce qu'il y eſt porté par envie, par jalouſie, & par deſeſpoir; qui brûlant de ſe vanger des deux Sexes, dont il eſt le rebut, conſent à être tyranniſé par le plus fort, pourvû qu'il puiſſe deſoler le plus foible; qui, tirant de ſon imperfection, de ſa laideur, & de ſa difformité tout l'éclat de ſa condition, n'eſt eſtimé que parce qu'il eſt indigne de l'être; qui enfin rivé pour jamais à la porte, où il eſt attaché, plus dur que les gonds & les verroux, qui la tiennent, ſe vante de cinquante ans de vie dans ce Poſte indigne, où chargé de la jalouſie de ſon Maître, il a exercé toute ſa baſſeſſe.

A Paris le 14. *de la Lune de Zilhagé* 1713.

LET-

LETTRE XXVII.

USBEK à GEMCHID *son Cousin, Dervis du brillant Monastere de Tauris.*

QUe penses-tu des Chrétiens, sublime Dervis ? Crois-tu qu'au jour du Jugement ils seront comme les infidelles Turcs, qui serviront d'Anes aux Juifs, & les meneront au grand trot en Enfer ? Je sçais bien qu'ils n'iront point dans le séjour des Prophêtes, & que le grand Hali n'est point venu pour eux. Mais parce qu'ils n'ont pas été assez heureux pour trouver des Mosquées dans leur Pays, crois-tu qu'ils soient condamnez à des châtimens Eternels ; & que Dieu les punisse pour n'avoir pas pratiqué une Religion, qu'il ne leur a pas

fait connoître? Je puis te le dire, j'ai ſouvent examiné ces Chrétiens, je les ai interrogés, pour voir s'ils avoient quelque idée du Grand Hali qui étoit le plus beau de tous les hommes : j'ai trouvé qû'ils n'en avoient jamais ouï parler.

Ils ne reſſemblent point à ces infidelles, que nos Saints Prophêtes faiſoient paſſer au fil de l'épée, parce qu'ils refuſoient de croire aux miracles du Ciel : ils ſont plutôt comme ces malheureux, qui vivoient dans les tenebres de l'idolatrie, avant que la divine Lumiere vînt éclairer le viſage de notre grand Prophête.

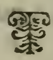
D'ailleurs ſi l'on examine de près leur Religion, on y trouvera comme une ſemence de nos dogmes. J'ai ſouvent admiré les ſecrets de la Providence, qui ſemble les avoir voulu preparer par là à la converſion generale. J'ai

ouï

ouï parler d'un Livre d'un de leurs Docteurs intitulé *la Polygamie Triomphante*, dans lequel il est prouvé que la Polygamie est ordonnée aux Chrétiens : leur Baptême est l'image de nos ablutions legales ; & les Chrétiens n'errent que dans l'efficacité, qu'ils donnent à cette premiere ablution, qu'ils croyent devoir suffire pour toutes les autres : leurs Prêtres & leurs Moines prient comme nous sept fois le jour : ils esperent de joüir d'un Paradis, où ils goûteront mille delices, par le moyen de la resurrection des corps : ils ont comme nous des jeûnes marqués, des mortifications avec lesquelles ils esperent flechir la misericorde Divine : ils rendent un culte aux bons Anges, & se mefient des mauvais : ils ont une sainte credulité pour les miracles que Dieu opere par le Ministere de ses Serviteurs : ils reconnois-

ſent comme nous l'inſuffiſance de leurs merites, & le beſoin qu'ils ont d'un Interceſſeur auprès de Dieu. Je vois par tout le Mahometiſme ; quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire, la Verité s'échappe, & perce toujours les tenebres, qui l'environnent. Il viendra un jour, où l'Eternel ne verra ſur la terre que de vrais Croyans : le tems qui conſume tout, détruira les erreurs mêmes : tous les hommes ſeront étonnés de ſe voir ſous le même étendart : tout, juſques à la Loi, ſera conſommé : les divins exemplaires ſeront enleves de la terre, & portez dans les celeſtes Archives.

A Paris le 20. de la Lune de Zilhagé. 1713.



LET-

LETTRE XXVIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE Caffé eſt très en uſage à Paris : il y a un grand nombre de Maiſons publiques où on le diſtribuë. Dans quelques - unes de ces maiſons on dit des nouvelles; dans d'autres on jouë aux Echets: il y en a une où l'on apprête le Caffé de telle maniere, qu'il donne de l'eſprit à ceux qui en prennent : au moins de tous ceux qui en ſortent, il n'y a perſonne qui ne croye qu'il en a quatre fois plus, que lorſqu'il y eſt entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux eſprits ; c'eſt qu'ils ne ſe rendent pas utiles à leur Patrie, & qu'ils amuſent leurs talens à

des choſes pueriles : par exemple, lorſque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffez ſur une Diſpute la plus mince, qui ſe puiſſe imaginer : il s'agiſſoit de la reputation d'un vieux Poëte Grec, dont depuis deux mille ans on ignore la Patrie, auſſi bien que le tems de ſa mort. Les deux parties avouoient que c'étoit un Poëte excellent : il n'étoit queſtion que du plus ou du moins de merite, qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux : mais parmi ces diſtributeurs de reputation, les uns faiſoient meilleur poids que les autres ; voilà la querelle : elle étoit bien vive ; car on ſe diſoit cordialement de part & d'autre des injures ſi groſſieres ; on faiſoit des plaiſanteries ſi ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de diſputer, que le ſujet de la diſpute. Si quelqu'un, diſois-je en moi-

moi-même, étoit aſſez étourdi pour aller devant un de ces defenſeurs du Poëte Grec, attaquer la reputation de quelque honnête Citoyen, il ne ſeroit pas mal relevé; & je crois que ce zele ſi délicat ſur la reputation des morts, s'embraſeroit d'une bonne maniere pour défendre celle des vivans: mais quoiqu'il en ſoit, ajoutois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des Cenſeurs de ce Poëte, que le ſéjour de deux mille ans dans le tombeau, n'a pû garantir d'une haine ſi implacable: ils frappent à preſent des coups en l'air: mais que ſeroit-ce ſi leur fureur étoit animée par la préſence d'un ennemi?

Ceux dont je te viens de parler, diſputent en Langue vulgaire, & il faut les diſtinguer d'une autre ſorte de Diſputeurs, qui ſe ſervent d'une Langue bar-

bare, qui ſemble ajoûter quelque choſe à la fureur, & à l'opinâtreté des combattans : il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaiſſe de ces ſortes de gens : ils ſe nourriſſent de diſtinctions; ils vivent de raiſonnemens obſcurs, & de fauſſes conſéquences : ce mêtier où l'on devroit mourir de faim, ne laiſſe pas de rendre : on a vû une Nation entiere chaſſée de ſon Pays, traverſer les Mers pour s'établir en France ; n'emportant avec elle, pour parer aux neceſſitez de la vie, qu'un redoutable talent pour la Diſpute. Adieu.

A Paris le dernier de la Lune de Zilhagé 1713.

LETTRE XXIX.

USBEK à IBBEN
A Smirne.

LE Roi de France eſt vieux : nous n'avons point d'exemples dans nos Hiſtoires d'un Monarque qui ait ſi long-tems regné. On dit qu'il poſſede à un très-haut degré le talent de ſe faire obéïr : il gouverne avec le même genie ſa Famille, ſa Cour, ſon Etat : on lui a ſouvent entendu dire que de tous les Gouvernemens du Monde, celui des Turcs, ou celui de notre Auguſte Sultan lui plairoit le mieux ; tant il fait cas de la Politique Orientale.

J'ai étudié ſon caractere, & j'y ai trouvé des contradictions, qu'il m'eſt impoſſible de reſoudre :

dre : par exemple, il a un Miniſtre, qui n'a que dix-huit ans & une Maîtreſſe, qui en a quatre-vingt : il aime ſa Religion ; & il ne peut ſouffrir ceux, qui diſent qu'il la faut obſerver à la rigueur : quoi qu'il fuie le tumulte des Villes, qu'il ſe communique peu ; il n'eſt occupé depuis le matin juſques au ſoir, qu'à faire parler de lui : il aime les Trophées & les Victoires ; mais il craint autant de voir un bon General à la tête de ſes Troupes, qu'il auroit ſujet de le craindre à la tête d'une Armée ennemie : il n'eſt, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être en même tems comblé de plus de richeſſes, qu'un Prince n'en ſçauroit eſperer ; & accablé d'une pauvreté, qu'un particulier ne pourroit ſoutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le ſervent : mais il paye auſſi liberalement les aſſiduitez, ou plûtôt

tôt l'oisiveté de ses Courtisans, que les campagnes laborieuses de ses Capitaines : souvent il préfere un homme, qui le deshabille, ou qui lui donne la Serviette, lorsqu'il se met à table, à un autre, qui lui prend des Villes, ou lui gagne de Batailles : il ne croit pas que la Grandeur Souveraine doive être gênée dans la distribution des graces ; & sans examiner si celui, qu'il comble de biens, est homme de merite ; il croit que son choix va le rendre tel : aussi lui a-t-on vû donner une petite pension à un homme qui avoit fui deux lieuës ; & un beau Gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique, sur tout dans ses bâtimens : il y a plus de Statuës dans les Jardins de son Palais, que de Citoyens dans une grande Ville : sa Garde est aussi forte, que celle du Prince

de-

devant qui tous les Trônes se renversent : ses Armées sont aussi nombreuses, ses ressources aussi grandes, & ses Finances aussi inépuisables.

A Paris le 7. de la Lune de Maharram 1713.

****

LETTRE XXX.

RICA à IBBEN.
A Smirne.

C'Est une grande question parmi les hommes, de sçavoir, s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté que de la leur laisser : il me semble qu'il y a bien des raisons pour & contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de generosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime ; nos Asiatiques répondent qu'il

qu'il y a de la baſſeſſe aux hommes, de renoncer à l'Empire, que la nature leur a donné ſur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées eſt embarraſſant; ils répondent que dix femmes qui obéïſſent, embarraſſent moins qu'une qui n'obéït pas. Que s'ils objectent à leur tour que les Européens ne ſçauroient être heureux avec des femmes, qui ne leur ſont pas fidelles: on leur répond que cette fidelité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le degoût, qui ſuit toujours les paſſions ſatisfaites; que nos femmes ſont trop à nous; qu'une poſſeſſion ſi tranquille ne nous laiſſe rien à deſirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie eſt un ſel, qui pique, & previent la corruption. Peut-être qu'un homme plus ſage que moi, ſeroit embaraſſé de decider: car ſi les Aſia-

Aſiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquietudes ; les Européens font fort bien auſſi de n'en point avoir.

Après tout, diſent-ils, quand nous ſerions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dedommager, en qualité d'Amans : pour qu'un homme pût ſe plaindre avec raiſon de l'infidelité de ſa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois perſonnes dans le monde ; ils ſeront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'eſt une autre queſtion de ſçavoir, ſi la Loi naturelle ſoumet les femmes aux hommes. Non, me diſoit l'autre jour un Philoſophe très-galant, la nature n'a jamais dicté une telle Loi : l'Empire, que nous avons ſur elles, eſt une veritable tyrannie : elles ne nous l'ont laiſſé prendre, que

que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conséquent plus d'humanité & de raison : ces avantages, qui devoient sans doute leur donner la superiorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

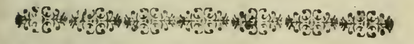
Or s'il est vrai que nous n'ayons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique; il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel; celui de la beauté, à qui rien ne resiste. Le nôtre n'est pas de tous les Pays; mais celui de la beauté est universel: pourquoi aurions-nous donc un Privilege ? Est-ce parce que nous sommes les plus forts ? Mais c'est une veritable injustice : nous employons toutes sortes de moyens pour leur abbattre le courage : les forces seroient égales, si l'éducation l'étoit aussi : éprouvons

vons-les dans les talens, que l'éducation n'a point affoiblis; & nous verrons si nous sommes si forts.
Il faut l'avouër, quoique cela choque nos mœurs; chez les Peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris : elle fut établie par une Loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Isis, & chez les Babyloniens, en l'honneur de Semiramis. On disoit des Romains qu'ils commandoient à toutes les Nations; mais qu'ils obeïssoient à leurs femmes. Je ne parle point dés Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude du Sexe; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puisse être cité.

Tu verras, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires, & a re-

reduire tout en Paradoxe. Le Prophête a décidé la queſtion, & a reglé les droits de l'un & de l'autre Sexe : les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris ; leurs maris les doivent honorer : mais ils ont l'avantage d'un degré ſur elles.

A Paris le 26. de la Lune de Gemmadi 2. 1713.



LETTRE XXXI.

HAGI* IBBI *au Juif* BEN JOSUE', *Proſelyte Mahometan.*

A Smirne.

IL me ſemble, Ben Joſué, qu'il y a toujours des ſignes éclatan, qui preparent à la naiſſance des hommes

* Hagi eſt un homme, qui a fait le Pelerinage de la Meque.

hommes extraordinaires; comme ſi la nature ſouffroit une eſpece de criſe, & que la Puiſſance Celeſte ne produisît qu'avec effort.

Il n'y a rien de ſi merveilleux que la naiſſance de Mahomet. Dieu, qui, par les decrets de ſa Providence, avoit reſolu dès le commencement d'envoyer aux hommes ce grand Prophête, pour énchaîner Satan, créa une Lumiere deux mille ans avant Adam, qui paſſant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin juſques à lui, comme un témoignage authentique qu'il étoit deſcendu des Patriarches.

Ce fut auſſi à cauſe de ce même Prophête, que Dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne ceſſât d'être immonde; & que l'homme ne fût livré à la Circonciſion.

Il

Il vint au monde circoncis; & la joye parut sur son visage dès sa naissance : la terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même: toutes les Idoles se prosternerent : les Trônes des Rois furent renversez : Lucifer fut jetté au fond de la Mer; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il sortit de l'abîme, & s'enfuit sur le mont Cabès, d'où avec une voix terrible il appella les Anges.

Cette nuit Dieu posa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne put passer : l'Art des Magiciens & Negromans se trouva sans vertu : on entendit une voix du Ciel, qui disoit ces paroles : j'ai envoyé au monde mon Ami fidelle.

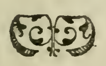
Selon le témoignage d'Isben Aben, Historien Arabe, les generations des Oiseaux, des Nuées,

des Vents, & tous les Eſcadrons des Anges ſe réünirent pour élever cet enfant, & ſe diſputerent cet avantage. Les Oiſeaux diſoient dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevaſſent ; parce qu'ils pouvoient plus facilement raſſembler pluſieurs fruits de divers lieux. Les Vents murmuroient & diſoient ; c'eſt plûtôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter de tous les endroits, les odeurs les plus agreables. Non, diſoient les Nuées, non, c'eſt à nos ſoins qu'il ſera confié ; parce que nous lui ferons part à tous les inſtans, de la fraicheur des eaux. Là-deſſus les Anges indignez s'écrierent : que nous reſtera-t-il donc à faire ? Mais une voix du Ciel fut entenduë, qui termina toutes les diſputes : il ne ſera point ôté d'entre les mains des mortels ; parce qu'heureuſes les mam-

mammelles qui l'alaiteront ; & les mains qui le toucheront ; & la maison qu'il habitera ; & le lit où il reposera.

Après tant de témoignages éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte Loi. Que pouvoit faire davantage le Ciel pour autoriser sa Mission divine, à moins que de renverser la nature, & de faire perir les hommes mêmes, qu'il vouloit convaincre?

A Paris le 20. *de la Lune de Rhegeb.* 1713.





LETTRE XXXII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

DE's qu'un Grand eſt mort, on s'aſſemble dans une Moſquée; & l'on fait ſon Oraiſon funebre, qui eſt un Diſcours à ſa loüange, avec lequel on ſeroit bien embarraſſé de décider au juſte du merite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funebres: il faut pleurer les hommes à leur naiſſance, & non pas à leur mort. A quoi ſervent les Ceremonies, & tout l'attirail lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ſes derniers momens, les larmes mêmes de ſa famille, & la douleur de ſes amis, qu'à

qu'à lui exagerer la perte qu'il va faire?

Nous ſommes ſi aveugles, que nous ne ſçavons quand nous devons nous affliger, ou nous rejouïr : nous n'avons preſque jamais que de fauſſes triſteſſes, ou de fauſſes joyes.

Quand je vois les Peuples du Mogol accourir en foule pour voir leur Roi dans une balance, qui ſe fait peſer comme un bœuf: quand je les vois ſe réjouïr de ce que ce Prince eſt devenu plus materiel, c'eſt-à dire, moins capable de les gouverner; j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

A Paris le 20. *de la Lune de Rhegeb.* 1713.

LETTRE XXXIII.

USBEK à RHEDI.
A Venise.

IL y a en France trois sortes d'Etats, l'Eglise, l'Epée, & la Robe. Chacun a un mepris souverain pour les deux autres : tel, par exemple, que l'on devroit mépriser parce qu'il est un sot, ne l'est souvent, que parce qu'il est homme de Robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils Artisans, qui ne disputent sur l'excellence de l'Art, qu'ils ont choisi : chacun s'éleve au dessus de celui, qui est d'une profession differente; à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la superiorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous plus ou moins à cette femme de

la

la Province d'Erivan, qui ayant reçu quelque grace d'un de nos Monarques, lui ſouhaitta mille fois dans les benedictions qu'elle lui donna, que le Ciel le fît Gouverneur d'Erivan.

J'ai lû dans une Relation qu'un Vaiſſeau François ayant relâché à la Côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques Moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la juſtice à ſes Sujets ſous un arbre : il étoit ſur ſon trône, c'eſt à dire, ſur un morceau de bois, auſſi fier que s'il eût été aſſis ſur celui du grand Mogol : il avoit trois ou quatre Gardes avec des piques de bois : un Paraſol, en forme de Dais, le couvroit de l'ardeur du Soleil : tous ſes ornemens, & ceux de la Reine ſa femme, conſiſtoient en leur peau noire, & quelques bagues. Ce Prince plus vain encore que miſera-

ſerable, demanda à ces étrangers, ſi l'on parloit beaucoup de lui en France : il croyoit que ſon nom devoit être porté d'un Pole à l'autre : & à la difference de ce Conquerant, de qui on a dit, qu'il avoit fait taire toute la terre ; il croyoit lui, qu'il devoit faire parler tout l'Univers.

Quand le Can de Tartarie a dîné, un Heraut crie, que tous les Princes de la terre peuvent aller dîner ſi bon leur ſemble : & ce Barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maiſon, qui ne vit que de brigandages, regarde tous les Rois du monde comme ſes Eſclaves, & les inſulte regulierement deux fois par jour.

A Paris le 28. *de la Lune de Rhegeb.* 1713.

LETTRE XXXIV.

RICA à USBEK.

A ***.

HIer matin comme j'étois au lit j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte, ou enfoncée par un homme, avec qui j'avois lié quelque socieτé, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste; sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée; il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre son pourpoint noir; & il avoit renoncé pour ce jour-là aux sages precautions, avec lesquelles il avoit coûtume de déguiser le delabrement de son Equipage.

Levez-vous, me dit-il, *j'ai besoin de vous tout aujourd'hui; j'ai mille emplettes à faire, & je ferai bien aise que ce soit avec vous : il faut premierement que nous allions à la ruë St. Honoré parler à un Notaire, qui est chargé de vendre une terre de cinq cens mille livres; je veux qu'il m'en donne la préference. En venant ici je me suis arrêté un moment au Fauxbourg St. Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus, & j'espere passer le Contrat aujourdhui.*

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit precipitamment descendre : *commençons*, me dit-il, *par aller acheter un Carosse, & établissons d'abord l'Equipage* : en effet nous achetâmes non seulement un Carosse, mais aussi pour cent mille francs de Marchandises, en moins d'une heure : tout cela se fit promptement, parce que mon homme

homme ne marchanda rien, & ne compta jamais : auſſi ne deplaça-t-il pas. Je rêvois ſur tout ceci ; & quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication ſinguliere de richeſſes, & de pauvreté ; de maniere que je ne ſçavois que croire : mais enfin je rompis le ſilence ; & le tirant à quartier je lui dis, Monſieur, qui eſt-ce qui payera tout cela? *Moi*, me dit-il, *venez dans ma chambre, je vous montrerai des treſors immenſes, & des richeſſes enviées des plus grands Monarques : mais elles ne le ſeront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi.* Je le ſuis ; nous grimpons à un cinquiéme étage, & par une échelle nous nous guindons à un ſixieme, qui étoit un Cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de baſſins de

terre remplis de diverſes liqueurs. *Je me ſuis levé de grand matin,* me dit il, *& j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vint-cinq ans, qui eſt d'aller viſiter mon œuvre: j'ai vû que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui ſoit ſur la terre. Voyez-vous cette Liqueur vermeille? Elle a à preſent toutes les qualitez, que les Philoſophes demandent pour faire la tranſmutation des metaux: j'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui ſont de vrai Or par leur couleur, quoi-qu'un peu imparfait par leur peſanteur. Ce ſecret que Nicolas Flamel trouva, mais que Raymond Lulle, & un million d'autres chercherent toujours, eſt venu juſques à moi; & je me trouve aujourd'hui un heureux Adepte. Faſſe le Ciel que je ne me ſerve de tant de treſors qu'il m'a communiqués, que pour ſa gloire!*

Je

Je ſortis, & je deſcendis, ou plutôt je me precipitai par cet eſcalier, tranſporté de colere ; & laiſſai cet homme ſi riche dans ſon Hôpital.

A Paris le dernier de la Lune de Rhegeb. 1713.



LETTRE XXXV.

USBEK à RHEDI
A Venise.

JE vois ici des gens qui dispuent sans fin sur la Religion: mais il semble qu'ils combattent en même-tems à qui l'observera le moins.

Non seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens; mais même meilleurs Citoyens; & c est ce qui me touche: car dans quelque Religion qu'on vive, l'observation des Loix, l'amour pour les hommes, la pieté envers les Parens, sont toujours les premiers actes de Religion.

En effet le premier objet d'un homme Religieux ne doit-il pas être de plaire à la Divinité, qui

a

a établi la Religion, qu'il profeſſe? Mais le moyen le plus ſûr pour y parvenir, eſt ſans doute d'obſerver les Regles de la Société, & les devoirs de l'humanité : car en quelque Religion qu'on vive, dès qu'on en ſuppoſe une, il faut bien que l'on ſuppoſe auſſi que Dieu aime les hommes, puiſqu'il établit une Religion pour les rendre heureux : que s'il aime les hommes, on eſt ſûr de lui plaire en les aimant auſſi; c'eſt-à-dire en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les Loix ſous leſquelles ils vivent.

On eſt bien plus ſûr par là de plaire à Dieu, qn'en obſervant telle ou telle Ceremonie: car les Ceremonies n'ont point un dégré de bonté par elles-mêmes; elles ne ſont bonnes qu'avec égard, & dans la ſuppoſition que Dieu

Dieu les a commandées : mais c'eſt la matiere d'une grande diſcuſſion ; on peut facilement s'y tromper, car il faut choiſir les Ceremonies d'une Religion entre celles de deux mille.

Un homme faiſoit tous les jours à Dieu cette priere. *Seigneur, je n'entens rien dans les diſputes, que l'on fait ſans ceſſe à votre ſujet : je voudrois vous ſervir ſelon votre volonté ; mais chaque homme que je conſulte, veut que je vous ſerve à la ſienne. Lorſque je veux vous faire ma priere, je ne ſçais en quelle Langue je dois vous parler ; je ne ſçais pas non plus en quelle poſture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je ſois aſſis ; l'autre exige que mon corps porte ſur mes genoux. Ce n'eſt pas tout ; il y en a qui pretendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide ; d'autres ſoutiennent que vous me regarderez avec horreur*

*reur, si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un Carvanserai : trois hommes qui étoient auprès de là, me firent trembler : ils me soutinrent tous trois que je vous avois grievement offensé ; l'un *, parce que cet Animal étoit immonde ; l'autre †, parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin **, parce qu'il n'étoit pas Poisson. Un Brachmane, qui passoit par là, & que je pris pour Juge, me dit ; ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet Animal : si fait, lui dis-je. Ah vous avez commis une action abominable, & que Dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il, d'une voix severe : que sçavez-vous si l'ame de votre pere n'étoit pas passée dans cette Bète ? Toutes ces choses, Seigneur, me jettent dans*

* Un Juif. † Un Turc. ** Un Armenien.

dans un embarras inconcevable : je ne puis remuër la tête, que je ne sois menacé de vous offenser : cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous : je ne sçais si je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, est de vivre en bon Citoyen, dans la Societé où vous m'avez fait naître ; & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

A Paris le 8. *de la Lune de Chahban.* 1713.



LET-

LETTRE XXXVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

CEux qui aiment à s'inſtruire ne ſont jamais oiſifs : quoique je ne ſois chargé d'aucune affaire importante, je ſuis cependant dans une occupation continuelle. Je paſſe ma vie à examiner : j'écris le ſoir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vû, ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intereſſe, tout m'étonne : je ſuis comme un enfant dont les organes encore tendres ſont vivement frappez par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être, nous ſommes reçus agreablement dans toutes les Compagnies, & dans toutes les Societés : je crois de-

devoir beaucoup à l'eſprit vif, & à la gayeté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en eſt également recherché: notre air étranger n'offenſe plus perſonne, nous jouïſſons même de la ſurpriſe où l'on eſt, de nous trouver quelque politeſſe: car les François n'imaginent pas que notre Climat produiſe des hommes: cependant, il faut l'avouër, ils valent bien la peine qu'on les détrompe.

J'ai paſſé quelques jours dans une maiſon de campagne auprès de Paris, chez un homme de conſideration, qui eſt ravi d'avoir de la Compagnie chez lui: il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modeſtie une gayeté, que la vie retirée ôte toujours à nos Dames de Perſe.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que

d'étudier

d'étudier ſelon ma coûtume ſur cette foule de gens, qui y abordoit ſans ceſſe, dont les caracteres me preſentoient toujours quelque choſe de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la ſimplicité me plut; je m'attachai à lui; il s'attacha à moi, de ſorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que dans un grand cercle nous nous entretenions en particulier, laiſſant les converſations generales à elles-mêmes: Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curioſité, que de politeſſe: mais je vous ſupplie d'agréer que je vous faſſe quelques queſtions: car je m'ennuye de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens, que je ne ſçaurois demêler: mon eſprit travaille depuis deux jours: il n'y a pas un ſeul de ces hommes, qui ne m'ait donné la torture plus de

deux

deux cens fois; & cependant je ne les devinerois de mille ans; ils me ſont plus inviſibles que les femmes de notre grand Monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, & je vous inſtruirai de tout ce que vous ſouhaitterez; d'autant mieux que je vous crois homme diſcret, & que vous n'abuſerez pas de ma confiance.

Qui eſt cet homme, lui disje, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux Grands, qui eſt ſi familier avec vos Ducs, & qui parle ſi ſouvent à vos Miniſtres, qu'on me dit être d'un accès ſi difficile? Il faut bien que ce ſoit un homme de qualité : mais il a la phyſionomie ſi baſſe, qu'il ne fait gueres honneur aux gens de qualité : & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je ſuis étranger, mais il me ſemble qu'il y a en general une certaine politeſſe commune à toutes les Nations

tions, je ne lui trouve point de celle-là ; est-ce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres ? Cet homme, me répondit-il en riant, est un Fermier : il est autant au dessus des autres par ses richesses, qu'il est au dessous de tout le monde par sa naissance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit se resoudre à ne manger jamais chez lui : il est bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par son Cuisinier ; aussi n'en est-il pas ingrat ; car vous avez entendu qu'il l'a loüé tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette Dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t-il un habit si lugubre avec un air si gai, & un teint si fleuri ? Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle ; sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos

femmes. C'eſt, me répondit-il, un Predicateur, & qui pis eſt, un Directeur : tel que vous le voyez, il en ſçait plus que les maris : il connoît le foible des femmes ; elles ſçavent auſſi qu'il a le ſien. Comment, dis-je ? Il parle toujours de quelque choſe, qu'il appelle la Grace? Non pas toujours, me répondit-il : à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de ſa chute : il foudroye en public ; mais il eſt doux comme un Agneau en particulier. Il me ſemble, dis-je pour lors, qu'on le diſtingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment ſi on le diſtingue? C'eſt un homme neceſſaire ; il fait la douceur de la vie retirée ; petits conſeils, ſoins officieux, viſites marquées ; il diſſipe un mal de tête mieux qu'homme du monde ; c'eſt un homme excellent.

Mais

Mais, ſi je ne vous importune pas, dites-moi qui eſt celui qui eſt vis à vis de nous ; que eſt ſi mal habillé ; qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage different des autres ; qui n'a pas d'eſprit pour parler, mais parle pour avoir de l'eſprit ? C'eſt, me répondit-il, un Poëte, & le groteſque du Genre Humain : ces gens-là diſent qu'ils ſont nez ce qu'ils ſont ; cela eſt vrai, & auſſi ce qu'ils ſeront toute leur vie, c'eſt à dire, preſque toujours, les plus ridicules de tous les hommes : auſſi ne les épargne-t-on point ; on verſe ſur eux le mépris à pleines mains : la famine a fait entrer celui-ci dans cette maiſon ; & il y eſt bien reçu du Maître & de la Maîtreſſe, dont la bonté, & la politeſſe ne ſe dementent à l'égard de perſonne : il fit leur Epithalame lorſqu'ils ſe marierent : c'eſt ce qu'il a fait

de mieux en ſa vie ; car il s'eſt trouvé que le Mariage a été auſſi heureux qu'il l'a predit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajoûta-t-il, entêté comme vous êtes des préjugez de l'Orient ; il y a parmi nous des Mariages heureux ; & des femmes, dont la Vertu eſt un gardien ſevere. Les gens dont nous parlons goûtent entr'eux une paix, qui ne peut-être troublée ; ils ſont aimez & eſtimez de tout le monde : il n'y a qu'une choſe ; c'eſt que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute ſorte de monde ; ce qui fait qu'il y a quelquefois mauvaiſe compagnie : ce n'eſt pas que je les desaprouve ; il faut vivre avec les gens tels qu'ils ſont : les gens qu'on dit être de bonne compagnie ne ſont ſouvent que ceux, dont le vice eſt plus rafiné ; & peut-être qu'il eſt en comme

me des poiſons, dont les plus ſubtils ſont auſſi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air ſi chagrin? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : car outre qu'il eſt habillé autrement que les autres, il cenſure tout ce qui ſe fait en France, & n'approuve pas votre Gouvernement. C'eſt un vieux Guerrier, me dit-il, qui ſe rend memorable à tous ſes Auditeurs par la longueur de ſes exploits. Il ne peut ſouffrir que la France ait gagné des batailles, où il ne ſe ſoit pas trouvé, ou qu'on vante un ſiege, où il n'ait pas monté la tranchée : il ſe croit ſi neceſſaire à notre Hiſtoire, qu'il s'imagine qu'elle finit, où il a fini : il regarde quelques bleſſures, qu'il a reçuës, comme la diſſolution de la Monarchie : & à la difference de ces Philoſophes,

qui disent qu'on ne jouït que du present, & que le passé n'est rien ; il ne jouït au contraire que du passé, & n'existe que dans les Campagnes qu'il a faites: il respire dans les tems, qui se sont écoulez, comme les Heros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le service? Il ne l'a point quitté, me répondit-il, mais le service l'a quitté, on l'a employé dans une petite place, où il racontera ses avantures le reste de ses jours : mais il n'ira jamais plus loin ; le chemin des honneurs lui est fermé. Et pourquoi cela, lui dis-je? Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'est de n'élever jamais les Officiers, dont la patience a langui dans les emplois subalternes : nous les regardons comme des gens, dont l'esprit s'est retreci dans les détails ; & qui par une habi-

tude

tude de petites choſes, ſont devenus incapables des plus grandes : nous croyons qu'un homme, qui n'a pas les qualitez d'un General à trente ans, ne les aura jamais: que celui qui n'a pas ce coup d'œil, qui montre tout d'un coup un terrain de pluſieurs lieuës dans toutes ſes ſituations differentes ; cette preſence d'eſprit, qui fait que dans une victoire, on ſe ſert de tous ſes avantages, & dans un échec, de toutes ſes reſſources, n'acquerra jamais ces talens : C'eſt pour cela que nous avons des emplois brillans pour ces hommes grands & ſublimes, que le Ciel a partagé non ſeulement d'un cœur, mais auſſi d'un genie heroïque ; & des emplois ſubalternes pour ceux, dont les talens le ſont auſſi. De ce nombre ſont ces gens, qui ont vieilli dans une guerre obſcure ; ils ne réüſſiſſent tout au plus qu'à faire ce qu'ils

ont fait toute leur vie ; & il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoibliſſent.

Un moment après, la curioſité me reprit, & je lui dis : je m'engage à ne vous plus faire de queſtions, ſi vous voulez encore ſouffrir celle ci. Qui eſt ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'eſprit, & tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres ; & ſe ſçait ſi bon gré d'être au monde ? C'eſt un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots des gens entrerent, d'autres ſortirent, on ſe leva, quelqu'un vint parler à mon Gentilhomme, & je reſtai auſſi peu inſtruit qu'auparavant. Mais un moment après je ne ſçais par quel hazard ce jeune homme ſe trouva auprès de moi ; & m'adreſſant la parole : il fait beau ; voudriez-vous, Monſieur, faire un tour dans le par-

parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible ; & nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal : il y a bien certaine femme dans le monde, qui pestera un peu ; mais qu'y faire ? je vois les plus jolies femmes de Paris ; mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder ; car entre vous & moi je ne vaux pas grand'chose. Apparemment, Monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge, ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non, Monsieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou desesperer un pere : j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir ; & la mettre à deux doits de me perdre : nous sommes quelques

jeunes gens, qui partageons ainſi tout Paris, & l'intereſſons à nos moindres demarches. A ce que je comprens, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous étes plus conſideré qu'un grave Magiſtrat. Si vous étiez en Perſe, vous ne joüiriez pas de tous ces avantages : vous deviendriez plus propre à garder nos Dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au viſage; & je crois que pour peu que j'euſſe parlé, je n'aurois pú m'empêcher de le bruſquer.

Que dis-tu d'un pays, où l'on tolere de pareilles gens, & où l'on laiſſe vivre un homme, qui fait un tel métier ? Où l'infidelité, la trahiſon, le rapt, la perfidie, & l'injuſtice conduiſent à la conſideration? Où l'on eſtime un homme parce qu'il ôte une fille à ſon pere, une femme à ſon mari,

mari, & trouble les societez les plus douces, & les plus saintes? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre, & de la seduction : la lumiere du jour n'est pas plus pure, que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette Vertu, qui les rend semblables aux Anges, & aux Puissances incorporelles. Terre natale & cherie, sur qui le Soleil jette ses premiers regards; tu n'ès point souillée par les crimes horribles, qui obligent cet Astre à se cacher, dès qu'il paroît dans le noir Occident.

A Paris le 5. de la Lune de Rhamazan 1713.



LETTRE XXXVII.

RICA à USBEK.

*A ***.*

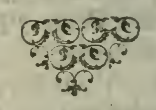
ETant l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un Dervis extraordinairement habillé : sa barbe descendoit jusques à sa ceinture de corde ; il avoit les pieds nuds ; son habit étoit gris, grossier, & en quelques endroits pointu : le tout me parut si bisarre, que ma premiere idée fut d'envoyer chercher un Peintre, pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de merite, & de plus Capucin : on m'a dit, ajoûta-t-il, Monsieur, que vous retour-

retournez bien-tôt à la Cour de Perſe, où vous tenez un rang diſtingué : je viens vous demander votre protection ; & vous prier de nous obtenir du Roi une petite habitation auprès de Casbin pour deux ou trois Religieux. Mon Pere, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perſe ? Moi, Monſieur, me dit-il, je m'en donnerai bien de garde; je ſuis ici Provincial; & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du monde. Eh que Diable me demandez-vous donc? C'eſt, me répondit-il, que ſi nous avions cet Hoſpice, nos Peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs Religieux. Vous les connoiſſez apparemment, lui dis-je, ces Religieux. Non, Monſieur, je ne les connois pas. Eh morbleu, que vous importe donc qu'ils aillent en Perſe ! C'eſt un beau

projet de faire respirer l'air de Casbin à deux Capucins ; cela sera très-utile & à l'Europe & à l'Asie ; il est fort nécessaire d'interesser là-dedans les Monarques. Voilà ce qui s'appelle de belles Colonies : allez, vous & vos semblables n'êtes point faits pour être transplantez, & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous êtes engendrés.

A Paris le 15. *de la Lune de Rhamazan* 1713.



LET-

LETTRE XXXVIII.

RICA à *. *. *.

J'Ai vû des gens chez qui la Vertu étoit ſi naturelle, qu'elle ne ſe faiſoit pas même ſentir : ils s'attachoient à leur devoir ſans s'y plier, & s'y portoient comme par inſtinct : bien loin de relever par leurs diſcours leurs rares qualitez, il ſembloit qu'elles n'avoient pas percé juſques à eux. Voilà les gens que j'aime, non pas ces hommes vertueux qui ſemblent être étonnez de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige, dont le récit doit ſurprendre.

Si la Modeſtie eſt une vertu neceſſaire à ceux, à qui le Ciel a donné de grands talens; que peut-

peut-on dire de ces insectes, qui osent faire paroître un orgueil, qui deshonoreroit les plus grands hommes?

Je vois de tous côtez des gens, qui parlent sans cesse d'eux-mêmes : leurs conversations sont un miroir, qui presente toujours leur impertinente figure: ils vous parleront des moindres choses, qui leur sont arrivées; & ils veulent que l'interêt qu'ils y prennent, les grossisse à vos yeux : ils ont tout fait, tout vû, tout dit, tout pensé : ils sont un modele universel; un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples, qui ne tarit jamais. Oh que la loüange est fade, lors qu'elle reflechit vers le lieu d'où elle part!

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractere nous accabla pendant deux heures de lui, de son merite, & de ses talens; mais

mais comme il n'y a point de mouvement perpetuel dans le Monde, il cessa de parler : la conversation nous revint donc, & nous la prîmes.

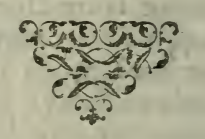
Un homme qui paroissoit assez chagrin, commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations : quoi toujours des sots, qui se peignent eux-mêmes, & qui ramenent tout à eux ? Vous avez raison, reprit brusquement notre Discoureur : il n'y a qu'à faire comme moi, je ne me louë jamais : j'ai du bien, de la naissance ; je fais de la depense ; mes amis disent que j'ai quelque esprit : mais je ne parle jamais de tout cela : si j'ai quelques bonnes qualitez, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

J'admirois cet impertinent ; & pendant qu'il parloit tout haut, je disois tout bas : heureux celui

qui

qui a aſſez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui ; qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point ſon merite avec l'orgueil des aûtres.

A Paris le 20. de la Lune de Rhamazan. 1713.



LET-

LETTRE XXXIX.

NARGUM, *Envoyé de Perſe en Moſcovie, à* USBEK.

A Paris.

ON m'a écrit d'Iſpahan, que tu avois quitté la Perſe, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi?

Les ordres du Roi des Rois me retiennent depuis cinq ans dans ce pays-ci; où j'ai terminé pluſieurs negociations importantes.

Tu ſçais que le Czar eſt le ſeul des Princes Chrétiens, dont les interêts ſoient mêlez avec ceux de la Perſe, parce qu'il eſt ennemi des Turcs comme nous.

Son

Son Empire eſt plus grand que le nôtre : car on compte deux mille lieuës depuis Moſcou juſqu'à la derniere place de ſes Etats du côté de la Chine.

Il eſt le Maître abſolu de la Vie & des biens de ſes Sujets, qui ſont tous eſclaves, à la reſerve de quatre familles. Le Lieutenant des Prophêtes, le Roi des Rois, qui a le Ciel pour marchepied, ne fait pas un exercice plus redoutable de ſa puiſſance.

A voir le Climat affreux de la Moſcovie, on ne croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé: cependant dès qu'un Grand eſt diſgracié, on le relegue en Siberie.

Comme la Loi de notre Prophête nous défend de boire du vin, celle du Prince le défend aux Moſcovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs Hôtes, qui n'eſt point du

du tout Perſane. Dès qu'un étranger entre dans la maiſon, le mari lui preſente ſa femme; l'étranger la baiſe; & cela paſſe pour une politeſſe faite au mari.

Quoique les Peres au contrat de mariage de leurs filles ſtipulent ordinairement que le mari ne les foüettera pas : cependant on ne ſçauroit croire combien les femmes Moſcovites aiment à être battuës : elles ne peuvent comprendre qu'elles poſſedent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut: une conduite oppoſée de ſa part, eſt une marque d'indifference impardonnabla. Voici une Lettre qu'une d'elles écrivit dernierement à ſa mere.

MA CHERE MERE,

JE ſuis la plus malheureuſe femme du monde: il n'y a rien que je n'aye

ye fait pour me faire aimer de mon Mari ; & je n'ai jamais pû y réüssir. Hier j'avois mille affaires dans la maison ; je sortis, & je demeurai tout le jour dehors : je crus à mon retour qu'il me battroit bien fort ; mais il ne me dit pas un seul mot. Ma sœur est bien autrement traitée : son mari la roüe de coups tous les jours : elle ne peut pas regarder un homme, qu'il ne l'assomme soudain : ils s'aiment beaucoup aussi ; & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'est ce qui la rend si fiere : mais je ne lui donnerai pas long tems sujet de me mepriser : j'ai resolu de me faire aimer de mon mari, à quelque prix que ce soit : je le ferai si bien enrager, qu'il faudra qu'il me donne des marques d'amitié : il ne sera pas dit que je ne serai pas battuë, & que je vivrai dans la maison, sans que l'on pense à moi : la moindre chiquenaude qu'il me donnera,

nera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon, & je crois que si quelque voisin venoit au secours, je l'étranglerois. Je vous supplie, ma chere mere, de vouloir bien representer à mon mari, qu'il me traite d'une maniere indigne. Mon pere, qui est un si honnête homme, n'agissoit pas de même: & il me souvient lorsque j'étois petite fille, qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embrasse, ma chere mere.

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'Empire, quand ce seroit pour voyager : ainsi separez des autres Nations par les Loix du Pays, ils ont conservé leurs anciennes Coûtumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût possible qu'on en pût avoir d'autres.

Mais le Prince, qui regne à present,

present, a voulu tout changer : il a eu de grands démêlez avec eux au sujet de leur barbe : le Clergé & les Moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les Arts, & ne neglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa Nation, oubliée jusques ici, & presqu'uniquement connuë d'elle-même.

Inquiet & sans cesse agité, il erre dans ses vastes Etats, laissant par tout des marques de sa severité naturelle.

Il les quitte comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres Provinces, & de nouveaux Royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek, donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscou le 2. de la Lune de Chalval. 1713.

LET-

LETTRE XL.

RICA à USBEK.

A *. *. *.

J'Etois l'autre jour dans une Societé, où je me divertis aſſez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges: une de quatre-vints ans; une de ſoixante; une de quarante, laquelle avoit une niece, qui pouvoit en avoir vint ou vint-deux. Un certain inſtinct me fit approcher de cette derniere; & elle me dit à l'oreille: Que dites-vous de ma tante, qui à ſon âge veut avoir des amans, & fait encore la jolie? Elle a tort, lui dis-je; c'eſt un deſſein, qui ne convient qu'à vous. Un moment après je me trouvai auprès de ſa

tante, qui me dit : Que dites-vous de cette femme, qui a pour le moins ſoixante ans, qui a paſſé aujourd'hui plus d'une heure à ſa toilette ? C'eſt du tems perdu, lui dis-je, & il faut avoir vos charmes pour devoir y ſonger. J'allai à cette malheureuſe femme de ſoixante ans ; & la plaignois dans mon ame, lorsqu'elle me dit à l'oreille : Y a-t-il rien de ſi ridicule ? Voyez cette femme, qui a quatre-vints ans, & qui met des rubans couleur de feu : elle veut faire la jeune, & elle y réüſſit ; car cela approche de l'enfance. Ah bon Dieu, dis-je en moi même ! ne ſentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'eſt peut-être un bonheur, diſois-je enſuite, que nous trouvions de la conſolation dans les foibleſſes d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis : nous avons aſſez monté ;

té; descendons à present, & commençons par la vieille, qui est au sommet. Madame, vous vous ressemblez si fort, cette Dame à qui je viens de parler, & vous, qu'il semble que vous soyez deux sœurs; & je ne crois pas que vous soyez plus âgées l'une que l'autre. Eh vraiment, Monsieur, me dit-elle, lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand peur: je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de difference. Quand je tins cette femme decrepite, j'allai à celle de soixante ans. Il faut, Madame, que vous decidiez un pari que j'ai fait: j'ai gagé que cette Dame, & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de difference. Bon, m'y voilà; continuons. Je descendis encore; & j'allai à la femme de quarante ans. Ma-

dame, faites-moi la grace de me dire, si c'est pour rire que vous appellez cette Demoiselle, qui est à l'autre table, votre niece? Vous êtes aussi jeune qu'elle : elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas : & ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint . . . . Attendez, me dit-elle, je suis sa tante; mais sa mere avoit pour le moins vint-cinq ans plus que moi; nous n'étions pas de même lit : j'ai ouï dire à feuë ma sœur, que sa fille & moi nâquimes la même année. Je le disois bien, Madame; & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse : eh comment ne chereheroient-elles pas à tromper les autres? Elles font tous leurs efforts pour se

tromper

tromper elles-mêmes, & pour se derober la plus affligeante de toutes les idées.

A Paris le 3. *de la Lune de Chalval.* 1713.



LETTRE XLI.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

JAmais paſſion n'a été plus forte & plus vive que celle de Coſrou Eunuque blanc pour mon eſclave Zelide : il la demande en mariage avec tant de fureur, que je ne puis la lui refuſer. Et pourquoi ferois-je de la reſiſtance, lorſque ſa mere n'en fait pas ; & que Zelide elle-même paroît ſatisfaite de l'idée de ce mariage impoſteur, & de l'ombre vaine qu'on lui preſente ?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalouſie ; qui ne ſortira de ſa froideur que pour entrer dans un deſeſpoir inutile, qui ſe rappellera toujours la memoire de

de ce qu'il a été, pour la faire ſouvenir de ce qu'il n'eſt plus; qui toujours prêt à ſe donner, & ne ſe donnant jamais, ſe trompera, la trompera ſans ceſſe; & lui fera eſſuyer à chaque inſtant tous les malheurs de ſa condition?

Eh quoi? être toujours dans les images, & dans les phantômes? Ne vivre que pour imaginer? Se trouver toujours auprès des plaiſirs, & jamais dans les plaiſirs? Languiſſante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ſes ſoupirs, ne répondre qu'à ſes regrets?

Quel mepris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette eſpece, fait uniquement pour garder, & jamais pour poſſeder? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu preferes mon air libre & ma ſenſibilité

ſibilité pour les plaiſirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai ouï dire mille fois que les Eunuques goûtent avec les femmes une ſorte de volupté, qui nous eſt inconnuë; que la nature ſe dedommage de ſes pertes; qu'elle a des reſſources, qui reparent le deſavantage de leur condition; qu'on peut bien ceſſer d'être homme, mais non pas d'être ſenſible; & que dans cet état on eſt comme dans un troiſieme ſens, où l'on ne fait, pour ainſi dire, que changer de plaiſirs.

Si cela étoit, je trouverois Zelide moins à plaindre; c'eſt quelque choſe de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-deſſus, & fais-moi ſçavoir ſi tu veux que le mariage s'accompliſſe dans le Serrail. Adieu.

Du Serrail d'Iſpahan le 5. de la Lune de Chalval. 1713.

LET-

LETTRE XLII.

RICA à USBEK.

*A ***.*

J'Etois ce matin dans ma chambre, laquelle, comme tu ſçais, n'eſt ſeparée des autres que par une cloiſon fort mince, & percée en pluſieurs endroits ; de maniere qu'on entend tout ce qui ſe dit dans la chambre voiſine. Un homme qui ſe promenoit à grands pas, diſoit à un autre : *Je ne ſçais ce que c'eſt ; mais tout ſe tourne contre moi ; il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit, qui m'ait fait honneur ; & je me ſuis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les converſations, ſans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adreſ-*

adressé la parole. j'avois preparé quelques saillies pour relever mon discours ; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir : j'avois un Conte fort joli à faire ; mais à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si on l'avoit fait exprès : j'ai quelques bons mots, qui depuis quatre jours vieillissent dans ma tête, sans que j'en aye pû faire le moindre usage : si cela continuë, je crois qu'à la fin je serai un sot : il semble que ce soit mon Etoile, & que je ne puisse m'en dispenser. Hier j'avois esperé de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'imposent point ; & je devois dire les plus jolies choses du monde : je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation : mais elles ne tinrent jamais un propos suivi ; & elles couperent, comme des Parques fatales, le fil de tous mes discours.

Veux-

Veux-tu que je te dise ; la reputation de bel esprit coûte bien à soutenir : je ne sçais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient dans l'idée une chose, reprit l'autre : *travaillons de concert à nous donner de l'esprit ; associons-nous pour cela : nous nous dirons chacun tous les jours dequoi nous devons parler, & nous nous secourrons si bien, que si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées ; nous l'attirerons nous-mêmes, & s'il ne veut pas venir de bon gré nons lui ferons violence : nous conviendrons des endroits où il faudra approuver ; de ceux où il faudra sourire : des autres où il faudra rire tout-à-fait, & à gorge deployée : tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, & qu'on admirera la vivacité de notre esprit, & le bonheur de nos reparties : nous*

nous protegerons par des ſignes de tête mutuels : tu brilleras aujourd'hui ; demain tu ſeras mon ſecond : j'entrerai avec toi dans une maiſon ; & je m'écrierai en te montrant : il faut que je vous diſe une réponſe bien plaiſante que M. vient de faire à un homme, que nous avons trouvé dans la ruë ; & je me tournerai vers toi : il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je reciterai quelques-uns de mes vers ; & tu diras : j'y étois quand il les fit ; c'étoit dans un ſouper, & il ne rêva pas un moment : ſouvent même nous nous raillerons toi & moi ; & l'on dira: Voyez comme ils s'attaquent ; comme ils ſe défendent ; ils ne s'épargnent pas ; voyons comment il ſortira de là ; à merveille ; quelle preſence d'eſprit ? *Voilà une veritable bataille : mais on ne dira pas que nous nous étions eſcarmouchez dès la veille, Il faudra acheter de certains*

Livres,

Livres, qui ſont des recueils de bons mots, compoſez à l'uſage de ceux, qui n'ont pas d'eſprit, & qui en veulent contrefaire; tout depend d'avoir des modeles: je veux qu'avant ſix mois nous ſoyons en état de tenir une converſation d'une heure toute remplie de bons mots: mais il faudra avoir une attention; c'eſt de ſoutenir leur fortune: ce n'eſt pas tout que de dire un bon mot; il faut le publier; il faut le repandre, & le ſemer par tout; ſans cela autant de perdu: & je t'avouë qu'il n'y a rien de ſi deſolant que de voir une jolie choſe, qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un ſot, qui l'entend. Il eſt vrai que ſouvent il y a une compenſation, & que nous diſons auſſi bien des ſottiſes, qui paſſent incognito; *& c'eſt la ſeule choſe, qui peut nous conſoler dans cette occaſion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre: fais ce que je te dirai, & je te promets avant ſix mois une place à l'Academie:*

mie : c'est pour te dire que le travail ne sera pas long ; car pour lors tu pourras renoncer à ton art : tu seras homme d'esprit malgré que tu en ayes. On remarque en France que dès qu'un homme entre dans une Compagnie ; il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du Corps ; *tu en seras de même ; & je ne crains pour toi que l'embarras des applaudissemens.*

De Paris le 6. de la Lune de Zilcadé. 1714.



LET-

LETTRE XLIII

RICA à IBBEN.
A Smirne.

CHez les Peuples d'Europe le premier quart-d'heure du mariage applanit toutes les difficultez; les dernieres faveurs sont toujours de même datte que la bénédiction nuptiale: les femmes n'y font point comme nos Persanes, qui disputent le terrain quelquefois des mois entiers; il n'y a rien de si plenier: si elles ne perdent rien, c'est qu'elles n'ont rien à perdre: mais on sçait toujours, chose honteuse! le moment de leur defaite; & sans consulter les Astres, on peut predire au juste l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les François ne parlent presque

que jamais de leurs femmes : c'eſt qu'ils ont peur d'en parler devant des gens, qui les connoiſſent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très-malheureux, que perſonne ne conſole ; ce ſont les maris jaloux : il y en a que tout le monde hait, ce ſont les maris jaloux : il y en a que tous les hommes mépriſent ; ce ſont encore les maris jaloux.

Auſſi n'y a t-il point de Pays où ils ſoient en ſi petit combre, que chez les François : leur tranquillite n'eſt pas fondée ſur la confiance qu'ils ont en leurs femmes ; c'eſt au contraire ſur la mauvaiſe opinion qu'ils en ont : toutes les ſages precautions des Aſiatiques ; les voiles qui les couvrent ; les priſons où elles ſont detenuës ; la vigilance des Eunuques leur paroiſſent des moyens plus propres à exercer l'induſtrie dn Sexe, qu'à la laſſer.

Ici

Ici les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidelitez comme des coups d'une Etoile inévitable. Un mari qui voudroit ſeul poſſeder ſa femme, ſeroit regardé comme un perturbateur de la joye publique; & comme un inſenſé, qui voudroit joüir de la lumiere du Soleil, à l'excluſion des autres hommes.

Ici un mari qui aime ſa femme, eſt un homme qui n'a pas aſſez de merite pour ſe faire aimer d'une autre; qui abuſe de la neceſſité de la Loi pour ſuppléer aux agrémens, qui lui manquent; qui ſe ſert de tous ſes avantages au prejudice d'une Societé entiere; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement, & qui agit autant qu'il eſt en lui pour renverſer une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre ſexe.

Ce

Ce titre de mari d'une jolie femme qui, se cache en Asie avec tant de soin, se porte ici sans inquietude : on se sent en état de faire diversion par tout. Un Prince se console de la perte d'une place, par la prise d'une autre. Dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahar ?

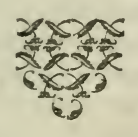
Un homme qui en general souffre les infidelitez de sa femme, n'est point desaprouvé ; au contraire, on le louë de sa prudence : il n'y a que les cas particuliers, qui deshonorent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Dames vertueuses ; & on peut dire qu'elles sont distinguées : mon conducteur me les faisoit toujours remarquer ; mais elles étoient toutes si laides, qu'il faut être un Saint pour ne pas haïr la Vertu.

Après ce que je t'ai dit des

mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne se piquent gueres de constance: ils croyent qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme, qu'on l'aimera toujours; que de soutenir qu'on se portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours; ils supposent qu'elle de son côté leur promet d'être toujours aimable; & si elle manque à sa parole, ils ne se croyent plus engagez à la leur.

A Paris le 7. *de la Lune de Zilcadé*, 1714.





LETTRE XLIV

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE jeu eſt très en uſage en Europe : c'eſt un état que d'être Joueur : ce ſeul titre tient lieu da naiſſance, de bien, de probité : il met tout homme qui le porte, au rang des honnêtes gens ſans examen : quoi qu'il n'y ait perſonne qui ne ſçache, qu'en jugeant ainſi, il s'eſt trompé très-ſouvent : mais on eſt convenu d'être incorrigible.

Les femmes y ſont ſur tout très-adonnées : il eſt vrai qu'elles ne s'y livrent gueres dans leur jeuneſſe, que pour favoriſer une paſſion plus chere : mais à meſu-

re

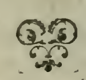
re qu'elles vieilliſſent, leur paſſion pour le jeu ſemble rajeunir; & cette paſſion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruïner leurs maris; & pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeuneſſe juſques à la vieilleſſe la plus decrepite : les habits & les équipages commencent le dérangement; la coquetterie l'augmente ; le jeu l'acheve.

J'ai vû ſouvent neuf ou dix femmes, ou plûtôt neuf ou dix ſiecles, rangez autour d'une table : je les ai vuës dans leurs eſperances, dans leurs craintes, dans leurs joyes, ſur tout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de s'appaiſer, & que la vie alloit les quitter avant leur deſeſpoir : tu aurois été en doute ſi ceux qu'elles payoient, étoient leurs creanciers, ou leurs legataires. Il

Il ſemble que notre Saint Prophête ait eu principalement en vuë de nous priver de tout ce qui peut troubler notre Raiſon : il nous a interdit l'uſage du vin, qui la tient enſevelie : il nous a par un precepte exprès défendu les jeux de hazard : & quand il lui a été impoſſible d'ôter la cauſe des paſſions, il les a amorties. L'Amour parmi nous ne porte ni trouble, ni fureur : c'eſt une paſſion languiſſante, qui laiſſe notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous ſauve de leur empire ; elle tempere la violence de nos deſirs.

A Paris le 18. de la Lune de Zilhagé. 1714.



LETTRE XLV.

USBEK à RHEDI.
A Venise.

LEs libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joye; & les devots un nombre innombrable de Dervis: ces Dervis font trois vœux, d'obéïssance, de pauvreté, & de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous: quant au second, je te repons qu'il ne l'est point: je te laisse à juger du troisieme.

Mais quelque riches que soient ces Dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres: notre glorieux Sultan renonceroit plûtôt à ses magnifiques & sublimes titres: ils ont raison; car ce titre de

de pauvres les empêche de l'être.

Les Medecins, & quelques-uns de ces Dervis, qu'on appelle Confesseurs, sont toujours ici ou trop estimez ou trop meprisez : cependant on dit que les Heritiers s'accommodent mieux des Medecins, que des Confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un Couvent de ces Dervis : un d'entr'eux, venerable par ses cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement ; & après m'avoir fait voir toute la maison, il me mena dans le Jardin, où nous nous mîmes à discourir. Mon Pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la Communauté ? *Monsieur*, me repondit-il, avec un air très content de ma question, *je suis Casuiste.* Casuiste, repris-je ? Depuis que je suis en France, je n'ai pas ouï parler de cette charge

ge. *Eh quoi, vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'un Caſuiſte! Eh bien écoutez; je vais vous en donner une idée, qui ne vous laiſſera rien à deſirer.* „ Il y a deux
„ ſortes de pechés; de mortels,
„ qui excluent abſolument du
„ Paradis; de veniels; qui offen-
„ ſent Dieu à la verité; mais ne
„ l'irritent pas au point de nous
„ priver de la beatitude: or tout
„ notre Art conſiſte à bien diſtin-
„ guer ces deux ſortes de pe-
„ chés; car à la reſerve de quel-
„ ques Libertins, tous les Chré-
„ tiens veulent gagner le Paradis:
„ mais il n'y a gueres perſonne,
„ qui ne le veuille gagner au meil-
„ leur marché qu il eſt poſſible.
„ Quand on connoît bien les pe-
„ chés mortels; on tâche de ne
„ pas commettre de ceux-là; &
„ l'on fait ſon affaire: il y a des
„ hommes qui n'aſpirent pas à
„ une ſi grande perfection; &

„ comme ils n'ont point d'ambi-
„ tion, ils ne ſe ſoucient pas des
„ premieres places : auſſi ils en-
„ trent en Paradis le plus juſte
„ qu'ils peuvent ; pourvû qu'ils
„ y ſoient ; cela leur ſuffit : leur
„ but eſt de n'en faire ni plus ni
„ moins. Ce ſont des gens qui
„ raviſſent le Ciel, plutôt qu'ils
„ ne l'obtiennent ; & qui diſent
„ à Dieu : *Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur ; vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promeſſes ; comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous diſpenſe de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.*

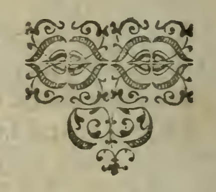
„ Nous ſommes donc des gens
„ neceſſaires, Monſieur. Ce
„ n'eſt pas tout pourtant ; vous
„ allez bien voir autre choſe.
„ L'action ne fait pas le crime ;
„ c'eſt la connoiſſance de celui
„ qui la commet : celui qui fait
„ un

„ un mal, tandis qu'il peut croi-
„ re que ce n'en eſt pas un, eſt
„ en ſûreté de conſcience : &
„ comme il y a un nombre infi-
„ ni d'actions équivoques ; un
„ Caſuiſte peut leur donner un
„ degré de bonté, qu'elles n'ont
„ point, en les qualifiant telles;
„ & pourvû qu'il puiſſe perſuader
„ qu'elles n'ont pas de venin, il
„ le leur ôte tout entier.

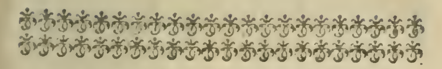
„ Je vous dis ici le ſecret d'un
„ mêtier, où j'ai vieilli; je vous
„ en fais voir les rafinemens: il y
„ a un tour à donner à tout, mê-
„ me aux choſes qui en paroiſſent
„ les moins ſuſceptibles. “ Mon Pere, lui dis-je, cela eſt fort bon: mais comment vous accommodez-vous avec le Ciel ? Si le Grand Sophi avoit dans ſa Cour un homme comme vous, qui fît à ſon égard ce que vous faites contre votre Dieu, qui mît de la difference entre ſes ordres, &

qui apprît à ſes Sujets dans quel cas ils doivent les executer, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empâler ſur l'heure. Là-deſſus je ſaluai mon Dervis, & le quittai ſans attendre ſa réponſe.

A Paris le 23. *de la Lune de Maharram.* 1714.



LET-



LETTRE XLVI.

RICA à RHEDI.

A Venise.

A Paris, mon cher Rhedi, il y a bien des mêtiers. Là un homme obligeant vient pour un peu d'argent vous offrir le ſecret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les Eſprits Aëriens, pourvû que vous ſoyez ſeulement trente ans ſans voir de femmes.

Vous trouverez enſuite des devins ſi habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvû qu'ils ayent ſeulement eu un quart d'heure de converſation avec vos domeſtiques.

Des femmes adroites font de la Virginité une fleur, qui perit, & renaît tous les jours ; & se cueille la centieme fois plus douloureusement que la premiere.

Il y en a d'autres, qui reparant par la force de leur Art toutes les injures du tems, sçavent retablir sur un visage une beauté, qui chancelle ; & même rappeller une femme du sommet de la vieillesse, pour la faire redescendre jusques à la jeunesse la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre dans une Ville, qui est la mere de l'invention.

Les revenus des Citoyens ne s'y afferment point ; ils ne consistent qu'en esprit & en industrie : chacun a la sienne, qu'il fait valoir de son mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de Loi, qui poursuivent le revenu de quelque Mosquée, auroit

-roit aussi-tôt compté les sables de la Mer, & les esclaves de notre Monarque.

Un nombre infini de Maîtres de Langues, d'Arts & de Sciences, enseignent ce qu'ils ne sçavent pas; & ce talent est bien considerable; car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sçait; mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore.

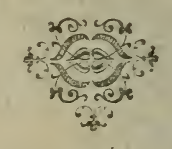
On ne peut mourir ici que subitement; la mort ne sçauroit autrement exercer son Empire: car il y a dans tous les coins des gens, qui ont des remedes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les Boutiques sont tenduës de filets invisibles, où se vont prendre tous les acheteurs: l'on en sort pourtant quelquefois à bon marché: une jeune Marchande cajole un homme une

heure entiere, pour lui faire acheter un paquet de curedents.

Il n'y a perſonne, qui ne ſorte de cette Ville plus precautionné qu'il n'y eſt entré : à force de faire part de ſon bien aux autres, on apprend à le conſerver; ſeul avantage des étrangers dans cette Ville enchantereſſe.

A Paris le 10. *de la Lune de Saphar.* 1714.



LET-

LETTRE XLVII.

RICA à USBEK.

A *. *. *.

J'Etois l'autre jour dans une maison, où il y avoit un cercle de gens de toute espece : je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. Il faut avouër, disoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien differens de ceux, que nous voyions dans notre jeunesse : ils étoient polis, gracieux, complaisans: mais a present, je les trouve d'une brutalité insuportable. Tout est changé, dit pour lors un homme, qui paroissoit accablé de goutte : le tems n'est plus comme il étoit, il

y a quarante ans; tout le monde se portoit bien; on marchoit; on étoit gai; on ne demandoit qu'à rire, & à danser : à present tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un moment après la conversation tourna du côté de la politique : morbleu, dit un vieux Seigneur, l'Etat n'est plus gouverné : trouvez-moi à present un Ministre comme Monsieur Colbert : je le connoissois beaucoup ce Mr. Colbert; il étoit de mes amis, il me faisoit toujours payer de mes pensions avant qui que ce fût; le bel ordre qu'il y avoit dans les finances! Tout le monde étoit à son aise; mais aujourd'hui, je suis ruïné. Monsieur, dit pour lors un Ecclesiastique, vous parlez là du tems le plus miraculeux de notre invincible Monarque : y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'Heresie? Et comptez-

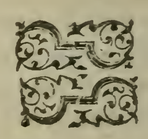
comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit d'un air content un autre homme, qui n'avoit point encore parlé ? La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme est charmé de l'Edit, & il l'observe si bien, qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton, pour ne le pas violer.

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret, que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les Negres peignent le Diable d'une blancheur éblouïssante, & leurs Dieux noirs comme du charbon; que la Venus de certains Peuples ait des mammelles, qui lui pendent jusques aux cuisses; & qu'enfin tous les Idolâtres ayent representé leurs Dieux avec une figure humaine, & leur ayent fait part de toutes leurs inclinations. On a dit

fort bien que si les Triangles faisoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtez.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atome, c'est-à-dire la Terre, qui n'est qu'un point de l'Univers, se proposer directement pour modeles de la Providence, je ne sçais comment accorder tant d'extravagance, avec tant de petitesse.

A Paris le 14. *de la Lune de Saphar.* 1714.



LET-

LETTRE XLVIII.

USBEK à IBBEN.
A Smirne.

TU me demandes s'il y a des Juifs en France ? Sache que par tout où il y a de l'argent, il y a des Juifs Tu me demandes ce qu'ils y font? Précisément ce qu'ils font en Perse : rien ne ressemble plus à un Juif d'Asie, qu'un Juif Européen.

Ils font paroître chez les Chrétiens, comme parmi nous, une obstination invincible pour leur Religion, qui va jusques à la folie.

La Religion Juive est un vieux tronc, qui a produit deux branches, qui ont couvert toute la terre, je veux dire le Mahometisme, & le Christianisme : ou plu-

tôt c'eſt une mere qui a engendré deux filles, qui l'ont accablée de mille playes : car en fait de Religions les plus proches ſont les plus grandes ennemies. Mais quelques mauvais traitemens qu'elle en ait reçu, elle ne laiſſe pas de ſe glorifier de les avoir miſes au monde ; elle ſe ſert de l'une & de l'autre, pour embraſſer le Monde entier, tandis que d'un autre côté ſa vieilleſſe venerable embraſſe tous les tems.

Les Juifs ſe regardent donc comme la ſource de toute ſainteté, & l'origine de toute Religion : ils nous regardent au contraire comme des Hérétiques, qui ont changé la Loi, ou plutôt comme des Juifs rebelles.

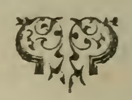
Si le changement s'étoit fait inſenſiblement, ils croyent qu'ils auroient été facilement ſéduits : mais comme il s'eſt fait tout à coup, & d'une maniere violente; com-

me ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naiſſance : ils ſe ſcandaliſent de trouver en nous des âges, & ſe tiennent fermes à une Religion, que le monde même n'a pas précedée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouïſſent. On commence à ſe defaire parmi les Chrétiens de cet eſprit d'intolerance, qui les animoit : on s'eſt mal trouvé en Eſpagne de les avoir chaſſez, & en France d'avoir fatigué des Chrétiens, dont la croyance diſferoit un peu de celle du Prince. On s'eſt apperçu que le zele pour les progrès de la Religion, eſt different de l'attachement qu'on doit avoir pour elle, & que pour l'aimer & l'obſerver, il n'eſt pas neceſſaire de haïr & de perſecuter ceux qui ne l'obſervent pas.

Il ſeroit à ſouhaitter que nos Muſulmans penſaſſent auſſi ſenſément ſur cet article, que les Chrétiens ; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker, & laiſſer à Dieu le ſoin de decider des merites de ces Saints Prophêtes : je voudrois qu'on les honorât par des actes de veneration & de reſpect ; & non pas par de vaines préferences ; & qu'on cherchât a meriter leur faveur, quelque place que Dieu leur ait marquée, ſoit à ſa droite, ou bien ſous le marchepied de ſon trône.

A Paris le 18. *de la Lune de Saphar.* 1714.



LETTRE XLIX.

USBEK à RHEDI

A Venise.

J'Entrai l'autre jour dans une Eglise fameuse, qu'on appelle Notre Dame : pendant que j'admirois ce superbe édifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un Ecclesiastique, que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession. La plûpart „ des gens, me dit-il, envient le „ bonheur de notre Etat ; & ils „ ont raison : cependant il a ses „ desagrémens : nous ne sommes „ point si separez du monde, que „ nous n'y soyons appellez en mil- „ le occasions : la nous avons un „ rôle très-difficile à soutenir.

„ Les

„ Les gens du monde ſont étonnans : ils ne peuvent ſouffrir notre Approbation, ni nos Cenſures : ſi nous les voulons corriger, „ ils nous trouvent ridicules : ſi „ nous les approuvons, ils nous „ regardent comme des gens au „ deſſous de notre caractere: Il n'y „ a rien de ſi humiliant que de penſer qu'on a ſcandaliſé les impies „ mêmes. Nous ſommes donc „ obligez de tenir une conduite „ équivoque, & d'impoſer aux „ libertins ; non pas par un caractere decidé ; mais par l'incertitude où nous les mettons de la „ maniere, dont nous recevons „ leurs diſcours : il faut avoir „ beaucoup d'eſprit pour cela ; cet „ état de neutralité eſt difficile : „ les gens du monde, qui hazardent tout ; qui ſe livrent à toutes „ leurs ſaillies ; qui, ſelon le ſuccès, les pouſſent ou les abandonnent, réüſſiſſent bien mieux.

„ Ce

„Ce n'eſt pas tout : cet état ſi
„heureux, & ſi tranquille, que
„l'on vante tant, nous ne le con-
„ſervons pas dans le monde. Dès
„que nous y paroiſſons, on nous
„fait diſputer : on nous fait entre-
„prendre, par exemple, de prou-
„ver l'utilité de la priere à un
„homme, qui ne croit pas en
„Dieu ; la neceſſité du jeûne à un
„autre, qui a nié toute ſa vie l'im-
„mortalité de l'ame : l'entrepriſe
„eſt laborieuſe ; & les rieurs ne
„ſont pas pour nous. Il y a plus,
„une certaine envie d'attirer les
„autres dans nos opinions, nous
„tourmente ſans ceſſe, & eſt, pour
„ainſi dire, attachée à notre pro-
„feſſion. Cela eſt auſſi ridicule,
„que ſi on voyoit les Européens
„travailler en faveur de la Nature
„humaine, à blanchir le viſage des
„Africains. Nous troublons l'E-
„tat, nous nous tourmentons
„nous-mêmes à faire recevoir des
„points

,, points de Religion, qui ne ſont
,, pas fondamentaux ; & nous reſ-
,, ſemblons à ce Conquerant de
,, la Chine, qui pouſſa ſes Sujets à
,, une revolte generale, pour les
,, avoir voulu obliger à ſe rogner
,, les cheveux, & les ongles.

,, Le zele même que nous avons
,, pour faire remplir à ceux, dont
,, nous ſommes chargés, les de-
,, voirs de notre ſainte Religion,
,, eſt ſouvent dangereux ; & il ne
,, ſçauroit être accompagné de
,, trop de prudence. Un Empe-
,, reur nommé Theodoſe fit paſſer
,, au fil de l'épée tous les habitans
,, d'une ville, même les femmes &
,, les petits enfans : s'étant enſuite
,, preſenté pour entrer dans une
,, Egliſe, un Evêque nommé Am-
,, broiſe lui fit fermer les portes,
,, comme à un meurtrier & un
,, Sacrilege, & en cela il fit une
,, action heroïque. Cet Empereur
,, ayant enſuite fait la Penitence,
,, qu'un

„ qu'un tel crime exigeoit, ayant
„ été admis daus l'Eglise, s'alla
„ placer parmi les Prêtres : le mê-
„ me Evêque l'en fit sortir ; &
„ en cela il commit l'action d'un
„ fanatique, & d'un fou : tant il
„ est vrai que l'on doit se dé-
„ fier de son zele. Qu'importoit
„ à la Religion ou à l'Etat, que ce
„ Prince eût, ou n'eût pas une
„ place parmi les Prêtres?

De Paris le 1. *de la Lune de Rebiab* 1. 1714.



LET-

LETTRE L.

ZELIS à USBEK.
A Paris.

TA fille ayant atteint sa septienne année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire passer dans les appartemens interieurs du Serrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux Eunuques noirs. On ne sçauroit de trop bonne heure priver une jeune personne des libertez de l'enfance, & lui donner une éducation sainte dans les sacrez murs, où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces Meres, qui ne renferment leurs filles, que lorsqu'elles sont sur le point de leur donner un époux; qui les condamnant au Serrail plutôt qu'elles ne les y con-

consacrent, leur font embrasser violemment une maniere de vie, qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la Raison, & rien de la douceur de l'habitude?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination, où la nature nous a mises : ce n'est pas assez de nous la faire sentir, il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce tems critique, où les passions commencent à naître, & à nous encourager à l'independance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier: si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais quand les Loix nous donnent à un homme, elles nous derobent à tous les autres, & nous mettent aussi loin d'eux,

que

que ſi nous en étions à cent mille lieuës.

La nature induſtrieuſe en faveur des hommes, ne s'eſt pas bornée à leur donner des deſirs; elle a voulu que nous en euſſions nous-mêmes, & que nous fuſſions des inſtrumens animez de leur felicité : elle nous a mis dans le feu des paſſions, pour les faire vivre tranquilles : s'ils ſortent de leur inſenſibilité, elle nous a deſtinées à les y faire rentrer; ſans que nous puiſſions jamais goûter cet heureux état, où nous les mettons.

Cependant, Usbek, ne t'imagine pas que ta ſituation ſoit plus heureuſe que la mienne : j'ai gouté ici mille plaiſirs, que tu ne connois pas : mon imagination a travaillé ſans ceſſe à m'en faire connoître le prix : j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la priſon même, où tu

me

me retiens, je ſuis plus libre que toi : tu ne ſçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouïſſe de tes inquietudes : & tes ſoupçons, ta jalouſie, tes chagrins ſont autant de marques de ta dependance.

Continuë, cher Usbek, fais veiller ſur moi nuit & jour : ne te fie pas même aux precautions ordinaires : augmente mon bonheur en aſſûrant le tien ; & ſçache que je ne redoute rien, que ton indifference.

du Serrail d'Iſpahan le 2. de la Lune de Rhebiab 1. 1714.



LETTRE LI.

RICA à USBEK.

A * * *.

JE crois, que tu veux paſſer ta vie à la campagne: je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours; & en voilà quinze que je ne t'ai vû: il eſt vrai que tu ès dans une maiſon charmante; que tu y trouves une Societé qui te convient; que tu y raiſonnes tout à ton aiſe: il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'Univers.

Pour moi je mene à peu près la même vie, que tu m'as vu mener: je me repans dans le monde; & je cherche à le connoître: mon eſprit perd inſenſiblement tout ce qui lui reſte d'Aſiatique, &

& replie sans effort aux mœurs Européennes. Je ne suis plus si étonné de voir dans une maison cinq ou six femmes, avec cinq ou six hommes; & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire; je ne connois les femmes que depuis que je suis ici: j'en ai plus appris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un Serrail.

Chez nous les caracteres sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcez: on ne voit point les gens tels qu'ils sont; mais tels qu'on les oblige d'être: dans cette servitude du cœur, & de l'esprit, on n'entend parler que la Crainte, qui n'a qu'un langage, & non pas la Nature, qui s'exprime si differemment, & qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation, cet Art parmi nous si pratiqué, & si nécessaire, est ici inconnuë: tout parle,

le, tont ſe voit, tout s'entend : le cœur ſe montre comme le viſage : dans les mœurs ; dans la vertu ; dans le vice même, on apperçoit toujours quelque choſe de naïf.

Il faut ici pour plaire aux femmes, un certain talent different de celui, qui leur plaît encore davantage : il conſiſte dans une eſpece de badinage dans l'eſprit, qui les amuſe, en ce qu'il ſemble leur promettre à chaque inſtant ce qu'on ne peut tenir, que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, ſemble être venu à former le caractere general de la Nation : on badine au Conſeil : on badine à la tête d'une armée : on badine avec un Ambaſſadeur : les profeſſions ne paroiſſent ridicules qu'à proportion du ſerieux qu'on y met : un Medecin

decin ne le ſeroit plus, ſi ſes habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ſes malades en badinant.

A Paris le 10. *de la Lune de Rhebiab.* I. 1714.



LETTRE LII.

LE CHEF DES EUNUQUES NOIRS *à* USBEK.

A Paris.

JE ſuis dans un embarras que je ne ſcaurois t'exprimer, Magnifique Seigneur : le Serrail eſt dans un deſordre, & une confuſion épouventable : la guerre regne entre tes femmes : tes Eunuques ſont partagez : on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches : mes remontrances ſont mepriſées : tout ſemble permis dans ce tems de licence, & je n'ai plus qu'un vain titre dans le Serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes, qui ne ſe juge au deſſus des au-

tres

tres par ſa naiſſance, par ſa beauté, par ſes richeſſes, par ſon eſprit, par ton amour ; & qui ne faſſe valoir quelques-uns de ces titres-là, pour avoir toutes les préferences : je perds à chaque inſtant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes : ma prudence, ma complaiſance même, vertu ſi rare, & ſi étrangere dans le poſte que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te decouvre, Magnifique Seigneur, la cauſe de tous ces deſordres ? Elle eſt toute dans ton cœur, & dans les tendres égards, que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main : ſi au lieu de la voye des remontrances, tu me laiſſois celles des châtimens : ſi, ſans te laiſſer attendrir à leurs plaintes, & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qni ne m'at-

tendris jamais, je les façonnereis bien-tôt au joug, qu'elles doivent porter; & je lasserois leur humeur imperieuse & independante.

Enlevé dès l'âge de quinze ans du fonds de l'Afrique ma Patrie, je fus d'abord vendu à un Maître, qui avoit plus de vint femmes, ou Concubines. Ayant jugé à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au Serrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel; & me fit faire une operation penible dans les commencemens; mais qui me fut heureuse dans la suite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille, & de la confiance de mes Maîtres. J'entrai dans ce Serrail, qui fut pour moi un nouveau Monde: le premier Eunuque, l'homme le plus severe, que j'aye vû de ma vie, y gouvernoit avec un Empire absolu. On n'y entendoit parler

ni

ni de divisions, ni de querelles: un silence profond regnoit par tout: toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure: elles entroient dans le bain tour à tour: elles en sortoient au moindre signe, que nous leur en faisions: le reste du tems, elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une regle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté; & il avoit pour cela des attentions inexprimables: le moindre refus d'obéïr étoit puni sans misericorde. Je suis, disoit-il, Esclave: mais je le suis d'un homme, qui est votre Maître, & le mien; & j'use du pouvoir, qu'il m'a donné sur vous: c'est lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans

la chambre de mon Maître, qu'elles n'y fussent appellées; elles recevoient cette grace avec joye; & s'en voyoient privées sans se plaindre: enfin moi, qui étois le dernier des noirs dans ce Serrail tranquille, j'étois mille fois plus respecté, que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand Eunuque eut connu mon genie; il tourna les yeux de mon côté, il parla de moi à mon Maître, comme d'un homme capable de travailler selon ses vuës, & de lui succeder dans le poste qu'il remplissoit: il ne fut point étonné de ma grande jeunesse; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'experience Que te dirai-je? je fis tant de progrès dans sa confiance, qu'il ne faisoit plus difficulté de me confier les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis si long-tems C'est sous ce grand Maître que j'appris

l'art

l'art difficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un Gouvernement inflexible : j'étudiai ſous lui le cœur des femmes: il m'apprit à profiter de leurs foibleſſes, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il ſe plaiſoit à me les faire exercer & les conduire juſques au dernier retranchement de l'obéïſſance. Après les avoir ainſi pouſſées juſques à faire rompre, il les faiſoit revenir inſenſiblement, & vouloit que je paruſſe pour quelque tems plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens, où il les trouvoit tout près du deſeſpoir, entre les prieres, & les reproches; il ſoutenoit leurs larmes ſans s'émouvoir, & ſe ſentoit frapé de cette eſpece de triomphe. Voilà, diſoit-il d'un air content, comment il faut gouverner les femmes: leur nombre ne m'embaraſſe pas: je conduirois de même

toutes celles de notre grand Monarque. Comment un homme peut-il esperer de captiver leur cœur, si les fidelles Ennuques n'ont commencé par soumettre leur esprit?

Il avoit non seulement de la fermeté, mais aussi de la penetration: il lisoit leurs pensées, & leurs dissimulations: leurs gestez étudiez, leur visage feint ne lui deroboient rien: il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secrettes: il se servoit des unes pour connoître les autres; & il se plaisoit à recompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'Eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son Maître sur celles, qu'il avoit en vuë, & cette distinction étoit la recompense de quelque secret revelé: il avoit

persuadé

persuadé à son Maître qu'il étoit du bon ordre, qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà, comme on gouvernoit, Magnifique Seigneur, dans un Serrail, qui étoit, je crois, le mieux reglé qu'il y eût en Perse.

Laisse-moi les mains libres: permets que je me fasse obéïr: huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion: c'est ce que ta gloire demande, & que ta sûreté exige.

De ton Serrail d'Ispahan le 9. de la Lune de Rhebiab 1. 1714.



LETTRE LIII.

RICA à *. *. *.

ON s'attache ici beaucoup aux Sciences; mais je ne ſçais ſi on eſt fort ſçavant. Celui qui doute de tout comme Philoſophe, n'oſe rien nier comme Theologien : cet homme contradictoire eſt toujours content de lui, pourvû qu'on convienne des qualitez.

La fureur de la plûpart des François c'eſt d'avoir de l'eſprit, & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'eſprit, c'eſt de faire des Livres.

Cependant il n'y a rien de ſi mal imaginé : la nature ſembloit avoir ſagement pourvû à ce que les ſotiſes des hommes fuſſent paſſa-

passageres, & les Livres les immortalisent. Un sot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux, qui ont vêcu avec lui: il veut encore tourmenter les races futures: il veut que sa sotise triomphe de l'oubli, dont il auroit pû joüir comme du tombeau: il veut que la posterité soit informée qu'il a vêcu; & qu'elle sçache à jamais qu'il a été un sot.

De tous les Auteurs, il n'y en a point que je meprise plus que les Compilateurs, qui vont de tous côtez chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils placent dans les leurs, comme des pieces de gazon dans un parterre: ils ne sont point au dessus de ces ouvriers d'Imprimerie, qui rangent des caracteres, qui, combinez ensemble, font un Livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on respectât les Livres originaux; & il me semble

que c'eſt une eſpece de profanation de tirer les pieces, qui les compoſent, du ſanctuaire où elles ſont, pour les expoſer à un mepris qu'elles ne meritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne ſe tait-il? Q'a-t-on affaire de ces doubles emplois? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme : c'eſt-à-dire que vous venez dans ma Bibliotheque, & vous mettez en bas les livres qui ſont en haut, & en haut ceux qui ſont en bas : vous avez fait un chef-d'œuvre.

Je t'écris ſur ce ſujet, * * *. parce que je ſuis outré d'un Livre que je viens de quitter, qui eſt ſi gros, qu'il ſembloit contenir la Science Univerſelle : mais il m'a rompu la tête ſans m'avoir rien appris. Adieu.

A Paris le 8. *de la Lune de Chahban.* 1714.

LET-

LETTRE LIV.

IBBEN à USBEK.
A Paris.

TRois vaiſſeaux ſont arrivez ici ſans m'avoir apporté aucune de tes nouvelles. Es-tu malade, ou te plais-tu à m'inquieter ?

Si tu ne m'aimes pas dans un pays, où tu n'ès lié à rien, que ſera-ce au milieu de la Perſe, & dans le ſein de ta famille ? Mais peut-être que je me trompe : tu ès aſſez aimable pour trouver par tout des amis : le cœur eſt citoyen de tous les pays : comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens ? Je te l'avouë ; je reſpecte les anciennes amitiez ; mais je ne ſuis pas fâché d'en faire par tout de nouvelles.

En

En quelque pays que j'aye été, j'y ai vêcu comme ſi j'avois dû y paſſer ma vie : j'ai eu le même empreſſement pour les gens vertueux ; la même compaſſion, ou plûtôt la même tendreſſe pour les malheureux ; la même eſtime pour ceux, que la proſperité n'a point aveuglez. C'eſt mon caractere, Usbek ; par tout où je trouverai des hommes, je me choiſirai des amis.

Il y a ici un Guebre, qui, après toi, a, je crois, la premiere place dans mon cœur : c'eſt l'ame de la Probité même : des raiſons particulieres l'ont obligé de ſe retirer dans cette ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie eſt toute marquée d'actions genereuſes: & quoi qu'il cherche la vie obſcure, il y a plus de Heroïſme dans ſon cœur, que dans celui des plus grands Monarques.

Je

Je lui ai parlé mille fois de toi; je lui montre toutes tes Lettres: je remarque que cela lui fait plaisir; & je vois deja que tu as un ami, qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales avantures: quelque repugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pû les refuser à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE

D'APHERIDON & D'ASTARTE.

JE suis né parmi les Guebres, d'une Religion qui est peutêtre la plus ancienne qui soit au monde. Je fus si malheureux que l'amour me vint avant la Raison. J'avois à peine six ans que je ne pouvois vivre qu'avec ma sœur: mes yeux s'attachoient toujours sur elle; & lorsqu'elle me quittoit un moment, elle les retrou-

retrouvoit baignez de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge, que mon amour. Mon pere étonné d'une si forte sympathie, auroit bien souhaitté de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des Guebres introduit par Cambyse: mais la crainte des Mahometans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de notre Nation de penser à ces Alliances saintes, que notre Religion ordonne plutôt qu'elle ne les permet; & qui sont des images si naïves de l'union déja formée par la nature.

Mon pere voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la sienne, resolut d'éteindre une flamme, qu'il croyoit naissante; mais qui étoit deja à son dernier periode : il pretexta un voyage, & m'emmena avec lui; laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes;

car

car ma mere étoit morte depuis deux ans Je ne vous dirai point quel fut le deſeſpoir de cette ſeparation : j'embraſſai ma ſœur toute baignée de larmes : mais je n'en verſai point ; car la douleur m'avoit rendu comme inſenſible. Nous arivâmes à Teffis ; & mon pere ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laiſſa, & s'en retourna chez lui.

Quelque tems après j'appris qu'il avoit, par le credit d'un de ſes amis, fait entrer ma ſœur dans le Beiram du Roi, où elle étoit au ſervice d'une Sultane. Si l'on m'avoit appris ſa mort, je n'en aurois pas été plus frappé : car outre que je n'eſperois plus de la revoir ; ſon entrée dans le Beiram l'avoit renduë Mahometane ; & elle ne pouvoit plus, ſuivant le prejugé de cette Religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant ne pouvant plus vivre à Teffis,

Teflis, las de moi-même, & de la vie, je retournai à Iſpahan. Mes premieres paroles furent ameres à mon pere : je lui reprochai d'avoir mis ſa fille en un lieu, où l'on ne peut entrer qu'en changeant de Religion. Vous avez attiré ſur votre famille, lui dis-je, la colere de Dieu, & du Soleil qui vous éclaire : vous avez plus fait que ſi vous aviez ſouillé les Elemens; puiſque vous avez ſouillé l'ame de votre fille, qui n'eſt pas moins pure : j'en mourrai de douleur & d'amour : mais puiſſe ma mort être la ſeule peine que Dieu vous faſſe ſentir ! A ces mots je ſortis; & pendant deux ans, je paſſai ma vie à aller regarder les murailles du Beiram, & conſiderer le lieu où ma ſœur pouvoit être ; m'expoſant tous les jours mille fois à être égorgé par les Eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin

Enfin mon pere mourut ; & la Sultane que ma ſœur ſervoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouſe, & la maria avec un Eunuque, qui la ſouhaitoit avec paſſion. Par ce moyen ma ſœur ſortit du Serrail; & prit avec ſon Eunuque une maiſon à Iſpahan.

Je fus plus de trois mois ſans pouvoir lui parler : l'Eunuque le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours ſous divers pretextes. Enfin j'entrai dans ſon Beiram ; & il me lui fit parler au travers d'une jalouſie : des yeux de Linx ne l'auroient pas pû decouvrir ; tant elle étoit envelop-pée d'habits & de voiles; & je ne la pûs reconnoitre qu'au ſon de ſa voix. Quelle fut mon emotion, quand je me vis ſi près, & ſi éloigné d'elle! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle verſa quel-

quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaiſes excuſes : mais je le traitai comme le dernier des Eſclaves. Il fut bien embaraſſé, quand il vit que je parlois à ma ſœur une Langue qui lui étoit inconnuë; c'étoit l'ancien Perſan, qui eſt notre Langue ſacrée. Quoi, ma ſœur, lui dis je, eſt-il vrai que vous avez quitté la Religion de vos peres? Je ſçais qu'entrant au Beiram vous avez dû faire profeſſion du Mahometiſme : mais, dites-moi, votre cœur a-t-il pû conſentir comme votre bouche, à quitter une Religion qui me permet de vous aimer? Et pour qui la quittez-vous cette Religion, qui nous doit être ſi chere? Pour un miſerable encore flêtri des fers qu'il a portez; qui, s'il étoit homme, ſeroit le dernier de tous? Mon frere, dit-elle, cet homme dont vous parlez, eſt mon mari : il
faut

faut que je l'honore tout indigne qu'il vous paroît ; & je ferois auſſi la derniere des femmes ſi .... Ah! ma ſœur, lui dis-je, vous êtes Guebre : il n'eſt ni votre Epoux, ni ne peut l'être : ſi vous êtes fidelle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monſtre. Helas, dit-elle, que cette Religion ſe montre à moi de loin! A peine en ſçavois-je les preceptes, qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette Langue, que je vous parle, ne m'eſt plus familiere, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer : mais comptez que le ſouvenir de notre enfance me charme toujours ; que depuis ce temslà je n'ai eu que de fauſſes joyes; qu'il ne s'eſt pas paſſé de jour, que je n'aye penſé à vous ; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez, à mon mariage ; & que je n'y ai été déterminée que

par l'esperance de vous revoir ; mais que ce jour, qui m'a tant couté, va me couter encore! Je vous vois tout hors de vous-même ; mon mari fremit de rage & de jalousie : je ne vous verrai plus ; je vous parle sans doute pour la derniere fois de ma vie : si cela étoit, mon frere, elle ne seroit pas longue. A ces mots elle s'attendrit ; & se voyant hors d'état de tenir la conversation, elle me quitta le plus desolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après je demandai à voir ma sœur : le barbare Eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même autorité, que les autres ; il aimoit si éperduëment ma sœur, qu'il ne sçavoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu, & dans le même équipage, accompagnée de

de deux Eſclaves; ce qui me fit avoir recours à notre langue particuliere. Ma ſœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir ſans me trouver dans une ſituation affreuſe? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verroux & ces grilles, ces miſerables gardiens qui vous obſervent me mettent en fureur: comment avez vous perdu la douce liberté dont jouïſſoient vos ancêtres? Votre mere qui étoit ſi chaſte, ne donnoit à ſon mari pour garant de ſa vertu, que ſa vertu même: ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle: & la ſimplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richeſſe plus precieuſe mille fois que le faux éclat, dont vous ſemblez jouïr dans cette maiſon ſomptueuſe En perdant votre Religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette precieu-

ſe égalité, qui fait l'honneur de votre ſexe. Mais ce qu'il y a de pis encore; c'eſt que vous êtes non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être; mais l'eſclave d'un eſclave, qui a été degradé de l'humanité. Ah mon frere, dit-elle, reſpectez mon Epoux; reſpectez la Religion, que j'ai embraſſée; ſelon cette Religion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler ſans crime. Quoi, ma ſœur, lui dis-je tout tranſporté, vous la croyez donc veritable cette Religion! Ah! dit-elle, qu'il me ſeroit avantageux qu'elle ne le fût pas: je fais pour elle un trop grand Sacrifice, pour que je puiſſe ne la pas croire; & ſi mes doutes.... A ces mots elle ſe tût. Oui vos doutes, ma ſœur, ſont bien fondez quels qu'ils ſoient. Qu'attendez-vous d'une Religion, qui vous rend malheureuſe dans ce monde-ci, & ne vous laiſſe point d'eſpe-

rance

rance pour l'autre? Songez que la nôtre eſt la plus ancienne, qui ſoit au monde; qu'elle a toujours fleuri dans la Perſe; & n'a pas d'autre origine que cet Empire, dont les commencemens ne ſont point connus; que ce n'eſt que le hazard, qui y a introduit le Mahometiſme: que cette Secte y a été établie, non par la voye de la perſuaſion, mais de la conquête: ſi nos Princes naturels n'avoient pas été foibles; vous verriez regner encore le culte de ces anciens Mages. Tranſportez-vous dans ces ſiécles reculez; tout vous parlera du Magiſme, & rien de la Secte Mahometane, qui, pluſieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans ſon enfance. Mais, dit-elle, quand ma Religion ſeroit plus moderne que la vôtre, elle eſt au moins plus pure, puiſqu'elle n'adore que Dieu; au lieu que vous adorez

encore le Soleil, les Etoiles, le Feu, & même les Elemens. Je vois, ma ſœur, que vous avez appris parmi les Muſulmans, à calomnier notre ſainte Religion. Nous n'adorons ni les Aſtres, ni les Elemens; & nos Peres ne les ont jamais adorez : jamais ils ne leur ont élevé des Temples: jamais ils ne leur ont offert des Sacrifices : ils leur ont ſeulement rendu un culte Religieux, mais inferieur, comme à des ouvrages & des manifeſtations de la Divinité. Mais, ma ſœur, au nom de Dieu qui nous éclaire, recevez ce Livre ſacré que je vous porte; c'eſt le Livre de notre Legiſlateur Zoroaſtre : liſez-le ſans prevention : recevez dans votre cœur les rayons de lumiere, qui vous éclaireront en le liſant : ſouvenez-vous de vos Peres, qui ont ſi long-tems honoré le Soleil dans la ville ſainte de Balk; & enfin ſouvenez-vous

de

de moi, qui n'eſpere de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout tranſporté; & la laiſſai ſeule decider la plus grande affaire, que je puſſe avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après; je ne lui parlai point : j'attendis dans le ſilence l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, & par une Guebre : j'ai long-tems combattu : mais Dieux! que l'amour leve de difficultez! Que je ſuis ſoulagée! je ne crains plus de vous trop aimer; je puis ne mettre point de bornes à mon amour; l'excès même en eſt legitime. Ah que ceci convient bien à l'état de mon cœur! Mais vous qui avez ſçu rompre les chaînes que mon eſprit s'étoit forgées; quand romprez-vous celles qui me lient les mains? Des ce moment je me donne à vous; faites voir par la promp-

titude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce present vous est cher. Mon frere, la premiere fois que je pourrai vous embrasser, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joye, que je sentis à ces douces paroles : je me crus & je me vis en effet en un instant le plus heureux de tous les hommes : je vis presqu'accomplir tous les desirs, que j'avois formez en vint-cinq ans de vie, & évanouïr tous les chagrins, qui me l'avoient renduë si laborieuse : mais quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées, je vis que je n'étois pas si près de mon bonheur, que je m'étois figuré tout à coup ; quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens ; je n'osois confier à personne le secret de ma vie ; il falloit que nous fissions

ſions tout, elle & moi : ſi je manquois mon coup, je courois riſque d'être empâlé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle, que de le manquer. Nous convinmes qu'elle m'enverroit demander une horloge, que ſon pere lui avoit laiſſée ; & que j'y mettrois dedans une lime, pour ſcier les jalouſies de ſa fenêtre, qui donnoient dans la ruë ; & une corde noüée pour deſcendre; que je ne la verrois plus dorénavant ; mais que j'irois toutes les nuits ſous ſa fenêtre attendre qu'elle pût executer ſon deſſein. Je paſſai quinze nuits entieres ſans voir perſonne; parce qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin la ſeizieme j'entendis une ſcie, qui travailloit : de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Enfin apres une heure de travail, je la vis qui at-

tachoit la corde; elle se laissa aller, & glissa dans mes bras : je ne connus plus le danger; & je restai long-tems sans bouger de là : je la conduisis hors de la ville, où j'avois un cheval tout prêt : je la mis en croupe derriere moi, & m'éloignai avec toute la promptitude imaginable d'un lieu qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour chez un *Guebre* dans un lieu desert où il s'étoit retiré, vivant frugalement du travail de ses mains : nous ne jugeâmes pas à propos de rester chez lui; & par son conseil nous entrâmes dans une épaisse forêt; & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, jusques à ce que le bruit de notre évasion se fût dissipé. Nous vivions tous deux dans ce séjour écarté sans temoins, nous repetant sans cesse que nous nous aimerions toujours; attendant l'oc-

l'occasion que quelque Prêtre Guebre pût faire la Ceremonie du mariage, prescrite par nos livres sacrez. Ma sœur, lui disois-je, que cette union est sainté ; la Nature nous avoit unis ; notre sainte Loi va nous unir encore. Enfin un Prêtre vint calmer notre impatience amoureuse ; il fit dans la maison du Paysan toutes les Ceremonies du mariage : il nous benit, & nous souhaitta mille fois toute la vigueur de Gustaspe, & la saintete de l'Hohoraspe. Bien-tôt après nous quittâmes la Perse où nous n'étions pas en sûreté ; & nous nous retirâmes en Georgie. Nous y vêcumes un an, tous les jours plus charmez l'un de l'autre : mais comme mon argent alloit finir, & que je craignois la misere pour ma sœur, non pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque secours chez nos Parens. Ja-

mais adieu ne fut plus tendre : mais mon voyage me fut non ſeulement inutile, mais funeſte : car ayant trouvé d'un côté tous nos biens confiſquez ; de l'autre mes parens preſque dans l'impuiſſance de me ſecourir : je ne rapportai d'argent préciſément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon deſeſpoir ! Je ne trouvai plus ma ſœur : quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incurſion dans la ville où elle étoit : & comme ils la trouverent belle ; ils la prirent, & la vendirent à des Juifs qui alloient en Turquie ; & ne laiſſerent qu'une petite fille, dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je ſuivis ces Juifs, & les joignis à trois lieuës de là : mes prieres, mes larmes furent vaines ; ils me demanderent toujours trente Tomans, & ne ſe relâcherent jamais d'un ſeul. Après m'être adreſſé

adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des Prêtres Turcs & Chrétiens; je m'adressai à un Marchand Armenien, je lui vendis ma fille, & me vendis aussi pour trente-cinq Tomans: j'allai aux Juifs, je leur donnai trente Tomans, & portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vuë. Vous êtes libre, lui dis-je, ma sœur, & je puis vous embrasser, voilà cinq Tomans que je vous porte; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi, dit-elle, vous vous êtes vendu? Oui, lui dis-je. Ah malheureux, qu'avez-vous fait! N'étois-je pas assez infortunée sans que vous travaillassiez à me le rendre davantage? Votre liberté me consoloit, & votre esclavage me va mettre au tombeau. Ah mon frere, que votre amour est cruel! Et ma fille, je ne la vois point? Je l'ai venduë

auſſi, lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin j'allai trouver mon Maître, & ma ſœur y arriva perſqu'auſſitôt que moi. Elle ſe jetta à ſes genoux. Je vous demande, dit-elle, la ſervitude, comme les autres vous demandent la liberté : prenez moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il ſe fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon Maître. Malheureux, dit-elle, as-tu penſè que je puſſe accepter ma liberté aux depens de la tienne ? Seigneur, vous voyez deux infortunez qui mourrons, ſi vous nous ſeparez : je me donne à vous, payez-moi, peut-être que cet argent & mes ſervices pourront quelque jour obtenir de vous, ce que je n'oſe vous demander : il eſt de votre interêt de ne nous point ſeparer, comptez que je diſpoſe
de

de ſa vie. L'Armenien étoit un homme doux, qni fut touché de nos malheurs : ſervez-moi l'un & l'autre avec fidelité & avez zele, & je vous promets que dans un an, je vous donnerai votre liberté : je vois que vous ne meritez ni l'un ni l'autre les malheurs de votre Condition : ſi lorſque vous ſerez libres , vous êtes auſſi heureux que vous le meritez, ſi la fortune vous rit, je ſuis certain que vous me ſatisferez de la perte, que je ſouffrirai. Nous embraſſâmes tous deux ſes genoux, & le ſuivîmes dans ſon voyage. Nous nous ſoulagions l'un l'autre dans les travaux de la ſervitude, & j'étois charmé lorſque j'avois pû faire l'ouvrage, qui étoit tombé à ma ſœur.

La fin de l'année arriva : notre Maître tint ſa parole, & nous delivra. Nous retournâmes à Teflis; là je trouvai un ancien ami

de

de mon pere, qui exerçoit avec ſuccès la Medecine dans cette ville : il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque negoce. Quelques affaires m'appellerent enſuite à Smirne, où je m'établis : j'y vis depuis ſix ans, & j'y jouïs de la plus aimable, & de la plus douce ſocieté du monde : l'union regne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les Rois du monde. J'ai été aſſez heureux pour retrouver le Marchand Armenien à qui je dois tout, & lui ai rendu des ſervices ſignalez.

A Smirne le 27. de la Lune de Gemmadi 2. 1714.



LET-

LETTRE LV.

RICA à USBEK.
A ***.

J'Allai l'autre jour dîner chez un homme de Robe qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis : Monsieur, il me paroît que votre mêtier est bien penible. Pas tant que vous vous imaginez, repondit il : de la maniere dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. Mais comment ? N'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui ? N'êtes vous pas toujours occupé de choses qui ne sont point interessantes ? Vous avez raison, ces choses ne sont point interessantes ; car nous nous y inte-

tereſſons ſi peu que rien ; & cela même fait que le mêtier n'eſt pas ſi ſatigant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la choſe d'une maniere ſi degagée, je continuai, & lui dis : Monſieur, je n'ai point vû votre Cabinet. Je le crois, car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus beſoin d'argent pour payer mes Proviſions ; je vendis ma Bibliotheque ; & le Libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de Volumes, ne me laiſſa que mon Livre de raiſon : ce n'eſt pas que je les regrette : nous autres Juges ne nous enflons point d'une vaine ſcience : qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de Loix ? Preſque tous les cas ſont hypothetiques, & ſortent de la regle generale. Mais ne ſeroit-ce pas, Monſieur, lui dis-je, parce que vous les en faites ſortir ? car enfin pourquoi chez tous les Peuples du mon-

monde y auroit-il des Loix, si elles n'avoient pas leur application? Et comment peut-on les appliquer, si on ne les sçait pas? Si vous connoissiez le Palais, reprit le Magistrat, vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des Livres vivans, qui sont les Avocats : ils travaillent pour nous, & se chargent de nous instruire. Et ne se chargent-ils pas aussi quelquefois de vous tromper, lui repartis-je ? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches : ils ont des armes avec lesquelles ils attaquent votre équité ; il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre ; & que vous n'allassiez pas vous mettre dans la mêlée habillez à la legere, parmi des gens cuirassez jusques aux dents.

A Paris le 13. *de la Lune de Chahban.* 1714.

LET-

LETTRE LVI.

USBEK à RHEDI.
A Venise.

TU ne te ſerois jamais imaginé que je fuſſe devenu plus Metaphyſicien que je ne l'étois : cela eſt pourtant ; & tu en ſeras convaincu, quand tu auras eſſuyé ce debordement de ma Philoſophie.

Les Philoſophes les plus ſenſez qui ont reflechi ſur la nature de Dieu, ont dit qu'il étoit un Etre ſouverainement parfait ; mais ils ont extrêmement abuſé de cette idée ; ils ont fait une énumeration de toutes les perfections differentes, que l'homme eſt capable d'avoir & d'imaginer ; & en ont chargé l'idée de la Divinité ; ſans ſonger que ſouvent ces attri-

buts

buts s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent ſubſiſter dans un même ſujet, ſans ſe détruire.

Les Poëtes d'Occident diſent qu'un Peintre ayant voulu faire le portrait de la Déeſſe de la Beauté, aſſembla les plus belles Grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus gracieux, dont il fit un tout qu'il crut reſſembler à la plus belle de toutes les Déeſſes. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune, qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiere; il auroit paſſé pour ridicule.

Souvent Dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection: mais il n'eſt jamais limité que par lui-même; il eſt lui-même ſa neceſſité: ainſi quoique Dieu ſoit tout puiſſant; il ne peut pas violer ſes promeſſes, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuiſſance

ce n'eſt pas dans lui, mais dans les choſes relatives ; & c'eſt la raiſon pourquoi Il ne peut pas changer les eſſences.

Ainſi il n'y a point ſujet de s'étonner, que quelques uns de nos Docteurs ayent oſé nier la preſcience infinie de Dieu, ſur ce fondement, qu'elle eſt incompatible avec ſa juſtice.

Quelque hardie que ſoit cette idée, la Metaphyſique s'y prête merveilleuſement. Selon ſes principes il n'eſt pas poſſible que Dieu prevoye les choſes qui dépendent de la détermination des cauſes libres ; parce que ce qui n'eſt point arrivé, n'eſt point ; & par conſequent ne peut être connu : car le rien qui n'a point de proprietez, ne peut être aperçu : Dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'eſt point, & voir dans l'ame une choſe qni n'exiſte point en elle : Car juſques à ce qu'elle

ſe

ſe ſoit déterminée, cette action, qui la détermine, n'eſt point en elle.

L'ame eſt l'ouvriere de ſa détermination : mais il y a des occaſions, où elle eſt tellement indéterminée, qu'elle ne ſçait pas même de quel côté ſe déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire uſage de ſa liberté ; de maniere que Dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font ſur elle.

Comment Dieu pourroit-il prevoir les choſes qui dependent de la détermination des cauſes libres? Il ne pourroit les voir que de deux manieres : par conjecture ; ce qui eſt contradictoire avec la preſcience infinie : ou bien il les verroit comme des effets neceſſaires qui ſuivroient infailliblement d'une cauſe, qui les produiroit de même ; ce qui eſt encore plus contra-

tradictoire : car l'ame seroit libre par la supposition ; & dans le fait elle ne le seroit pas plus qu'une boule de billard n'est libre de se remuer, lorsqu'elle est poussée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la science de Dieu. Comme il fait agir les Créatures à sa fantaisie ; il connoît tout ce qu'il veut connoître : mais quoiqu'il puisse voir tout, il ne se sert pas toujours de cette faculté : il laisse ordinairement à la Créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laisser celle de meriter ou de demeriter. C'est pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir sur elle, & de la déterminer : mais quand il veut sçavoir quelque chose, il le sçait toujours ; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les Créatures conformément à sa volonté.

C'est

C'eſt ainſi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choſes purement poſſibles ; en fixant par ſes decrets les déterminations futures des Eſprits ; & les privant de la puiſſance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut ſe ſervir d'une comparaiſon dans une choſe qui eſt au deſſus des comparaiſons ; un Monarque ignore ce que ſon Ambaſſadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut ſçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de ſe comporter d'une telle maniere ; & il pourra aſſûrer que la choſe arrivera comme il la projette.

L'Alcoran & les Livres des Juifs s'élevent ſant ceſſe contre le dogme de la preſcience abſoluë : Dieu y paroît par tout ignorer la détermination future des Eſprits ; & il ſemble que ce ſoit la premiere verité que Moïſe ait enſeignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le Paradis terreſtre à condition qu'il ne mangera pas d'un certain fruit ; précepte abſurde dans un Etre qui connoîtroit les déterminations futures des ames : car enfin un tel Etre peut-il mettre des conditions à ſes graces, ſans les rendre deriſoires ? C'eſt comme ſi un homme, qui auroit ſçu la priſe de Bagdat, avoit dit à un autre ; je vous donne mille écus ſi Bagdat n'eſt pas pris ; ne feroit-il pas là une bien mauvaiſe plaiſanterie ?

A Paris le dernier de la Lune de Chabban. 1714.



LET-

LETTRE LVII.

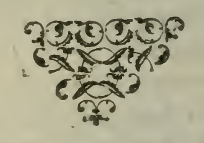
RICA à USBEK

*A***.*

JE me trouvai l'autre jour dans une Compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure il décida trois questions de Morale; quatre problemes historiques; & cinq points de Physique: je n'ai jamais vû un decisionaire si universel: son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les Sciences; on parla des nouvelles du tems; il décida sur les nouvelles du tems. Je voulus l'attraper; & je dis en moi-même: il faut que je me mette dans mon fort; je vais me refugier dans mon pays. Je lui parlai de la Per-

ſe ; mais à peine lui eus-je dit quatre, mots qu'il me donna deux dementis, fondé ſur l'autorité de Mrs. Tavernier & Chardin. Ah bon Dieu, dis-je en moi-même, quel homme eſt-ce là? Il connoîtra tout à l'heure les ruës d'Iſpahan mieux que moi ! Mon parti fut bien-tôt pris ; je me tûs, je le laiſſai parler, & il decide encore.

De Paris le 8. *de la Lune de Zilcadé.* 1715.



LETTRE LVIII.

RICA A ***.

LE peuple eſt un animal qui voit & qui entend ; mais qui ne penſe jamais. Il eſt dans une Letargie ou dans une fougue ſurprenante ; & il va & vient ſans ceſſe d'un de ces états à l'autre, ſans ſçavoir jamais d'où il eſt parti.

J'ai ouï parler en France d'un certain Gouverneur de Normandie, qui, voulant ſe rendre plus conſiderable à la Cour, excitoit lui-même de tems en tems quelques ſeditions, qu'il appaiſoit auſſi-tôt.

Il avoüa depuis, que la plus forte ſedition ne lui coûta tout compte fait qu'un demi Toman.

Il faiſoit aſſembler quelques canailles dans un Cabaret, qui donnoit le ton à toutte la Ville, & enſuite à toute la Province.

Ceci me fait reſſouvenir d'une Lettre qu'écrivit dans les derniers troubles de Paris un des Generaux de cette Ville à un de ſes amis.

„ Je fis ſortir il y a trois jours
„ les troupes de la Ville; mais
„ elles furent repouſſées avec
„ perte. Je compte pourtant
„ que je reparerai facilement ce
„ petit échec; j'ai ſix Couplets
„ de chanſon, tout prêts à met-
„ tre au jour, qui, je m'aſſure,
„ remettront toutes choſes dans
„ l'équilibre. J'ai fait choix de
„ quelques voix très nettes qui
„ ſortant de la cavité de certai-
„ nes poitrines très fortes, emou-
„ vront merveilleuſement la po-
„ pulace; ils ſont ſur un air qui
„ a fait juſques à preſent un effet
„ tout particulier.

„ Si

„ Si cela ne suffit pas, il a été
„ résolu au Conseil de faire pa-
„ roître une Estampe, qui fera
„ voir Mazarin pendu ; & pour
„ peu que la Conjoncture des
„ affaires le demande, nous au-
„ rons la ressource d'ordonner au
„ Graveur de le rouër.

„ Par bonheur pour nous, il
„ ne parle pas bien François,
„ & il l'écorche tellement qu'il
„ n'est pas possible que ses affai-
„ res ne declinent. Nous ne
„ manquons pas de faire bien re-
„ marquer au peuple le ton ridi-
„ cule dont-il prononce*. Nous
„ relevâimes il y a quelques jours
„ une faute de Grammaire si
„ grossiere, qu'on en fit des far-
„ ces dans tous les Carrefours.

„ Jugez après cela si le peuple
„ a

* Le Cardinal Mazarin voulant prononcer l'*Arrêt d'Union*, dit devant les Deputez du Parlement l'*Arrêt d'Ognon* : sur quoi le Peuple fit force plaisanteries.

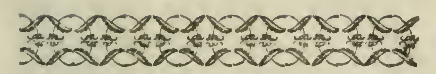
,, a tort de s'animer, & de faire
,, du nom de Mazarin un mot
,, generique pour exprimer tou-
,, tes les Bêtes de ſomme, &
,, celles qui ſervent à tirer.

,, Notre Muſique l'a ſi furieu-
,, ſement vexé ſur le peché ori-
,, ginel, que pour ne pas voir
,, ſes Partiſans reduits à la moitié,
,, il a été obligé de renvoyer tous
,, ſes Pages. Je ſuis &c.

De Paris le 9. de la Lune de Zilcadé. 1715.



LET-



LETTRE LIX.

USBEK à *. *. *.

UN homme d'eſprit eſt ordinairement difficile dans les ſocietés; il choiſit peu de perſonnes; il s'ennuye avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plaît appeller mauvaiſe compagnie : il eſt impoſſible qu'il ne faſſe un peu ſentir ſon degoût; autant d'ennemis.

Sûr de plaire quand il voudra, il neglige très ſouvent de le faire.

Il eſt porté à la Critique, parce qu'il voit plus de choſes qu'un autre, & les ſent mieux.

Il ruïne preſque toujours ſa fortune, parce que ſon eſprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échouë dans ſes entrepriſes, parce qu'il hazarde beaucoup ; ſa vuë qui porte toujours loin lui fait voir des objets qui ſont à de trop grandes diſtances, ſans compter que dans la naiſſance d'un projet, il eſt moins frappé des difficultés qui viennent de la choſe, que des remedes qui ſont de lui, & qu'il tire de ſon propre fonds.

Il neglige les menus details, dont depend cependant la réüſſite de preſque toutes les grandes affaires.

L'homme mediocre au contraire cherche à tirer parti de tout, il ſent bien qu'il n'a rien à perdre en negligences.

L'approbation univerſelle eſt plus ordinairement pour l'homme mediocre : on aime à donner à celui ci; on eſt charmé d'ôter à celui là; pendant que l'envie fond ſur l'un, & qu'on ne lui pardonne

ne rien, on ſupplée tout en faveur de l'autre; la vanité ſe declare pour lui.

Mais ſi un homme d'eſprit a tant de deſavantages, que dirons-nous de la dure condition des Sçavans?

Je ne penſe jamais à ces miſerables, que je ne me rappelle une Lettre d'un d'eux à un de ſes amis : la voici.

MONSIEUR

JE ſuis un homme qui m'occupe toutes les nuits à regarder avec des lunettes de trente pieds ces grands corps qui roulent ſur nos têtes; & quand je veux me delaſſer, je prens mes petits Microſcopes, & j'obſerve un ciron ou une mite.

Je ne ſuis point riche, & je n'ai qu'une ſeule chambre: je n'oſe même y faire du feu, parce que j'y tiens mon Thermometre, & que la chaleur étrangere le feroit hauſſer. L'hi-

ver passé je pensai mourir de froid ; & quoique mon Thermometre, qui étoit au plus bas degré, m'avertît que mes mains alloient se geler, je ne me derangeai point, & j'ai la consolation d'être instruit exactement des changemens de tems les plus insensibles de toute l'année passée.

Je me cemmunique fort peu, & de tous les gens que je vois, je n'en connois aucun ; mais il y a un homme à Stockholm, un autre à Leipsik, un autre à Londres, que je n'ai jamais vus, & que je ne verrai sans doute jamais, avec lesquels j'entretiens une correspondance si exacte, que je ne laisse pas passer un Courrier sans leur écrire.

Mais quoique je ne connoisse personne dans mon quartier, j'y suis dans une si mauvaise reputation, que je serai à la fin obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement insulté par une de mes voisines, pour avoir fait la dissection d'un chien qu'elle

*qu'elle pretendoit lui appartenir : la femme d'un Boucher qui se trouva là, se mit de la partie, & pendant que celle-là m'accabloit d'injures, celle-ci m'assommoit à coups de pierre conjointement avec le Docteur *.*.*. qui étoit avec moi, & qui reçut un coup terrible sur l'os Frontal & Occipital, dont le siege de sa raison fut très ebranlé.*

Depuis ce tems là des qu'il s'écarte quelque chien au bout de la ruë, il est aussi-tôt decidé qu'il a passé par mes mains. Une bonne bourgeoise qui en avoit perdu un petit qu'elle aimoit, disoit-elle, plus que ses enfans, vint l'autre jour s'évanouïr dans ma chambre, & ne le trouvant pas, elle me cita devant le Magistrat. Je crois que je ne serai jamais delivré de la malice importune de ces femmes, qui avec leurs voix glapissantes m'étourdissent sans cesse de l'oraison funebre de tous les automates qui sont morts depuis dix ans. Je suis. &c,

Tous les ſçavans étoient autrefois accuſés de Magie; je n'en ſuis point étonné; chacun diſoit en lui même: j'ai porté les talens naturels auſſi loin qu'ils peuvent aller; cependant un certain ſçavant a des avantages ſur moi, il faut bien qu'il y ait là quelque Diablerie.

A preſent que ces ſortes d'accuſations ſont tombées dans le decri, on a pris un autre tour, & un ſçavant ne ſçauroit gueres éviter le reproche d'irreligion ou d'hereſie : il a beau être abſous par le peuple, la playe eſt faite, elle ne ſe fermera jamais bien; c'eſt toujours pour lui un endroit malade : un adverſaire viendra trente ans après lui dire modeſtement : à Dieu ne plaiſe que je diſe que ce dont on vous a accuſé ſoit vrai; mais vous avez été obligé de vous deffendre : c'eſt ainſi qu'on tourne contre lui ſa juſtification même.

S'il

S'il écrit quelque Hiſtoire, & qu'il ait de la nobleſſe dans l'eſprit, & quelque droiture dans le cœur, on lui ſuſcitera mille perſecutions; on ira contre lui ſoulever le Magiſtrat ſur un fait qui s'eſt paſſé il y a mille ans; & on voudra que ſa plume ſoit captive, ſi elle n'eſt pas venale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches qui abandonnent leur foi pour une mediocre penſion; qui à prendre toutes leurs impoſtures en detail ne les vendent pas ſeulement chacune une obole; qui renverſent la Conſtitution des Empires, diminuent les droits d'une Puiſſance, augmentent ceux d'une autre, donnent aux Princes, ôtent aux peuples, font revivre des droits ſurannés, flattent les paſſions qui ſont en credit de leur tems, & les vices qui ſont ſur le trône, impoſant à la poſterité d'autant plus

plus indignement, qu'elle a moins de moyens de detruire leur temoignage.

Mais que dirai-je de ce siecle, où je vois un sçavant à la discretion d'un Libraire? où je vois un homme qui meriteroit des Statuës, contraint de consacrer ses veilles pour la fortune d'un miserable Artiste? ses ouvrages auroient été utiles à la posterité; mais ils sont precipités par l'avarice, & la fin est entierement asservie aux moyens.

Mais ce n'est pas assez pour un Auteur d'avoir essuyé toutes ces insultes; ce n'est pas assez pour lui d'avoir été dans une inquietude continuelle sur le succès de son ouvrage: il voit le jour enfin cet ouvrage qui lui a tant couté; il lui attire des querelles de toutes parts; & comment les éviter? Il avoit un sentiment, il l'a soutenu par ses écrits, il ne sçavoit

voit pas qu'un homme à deux cens lieuës de lui avoit dit tout le contraire ; voilà cependant la guerre qui se declare.

Encore s'il pouvoit esperer d'obtenir quelque consideration. Non il n'est tout au plus estimé que de ceux qui se sont appliqués au même genre de science que lui. Un Philosophe a un mepris souverain pour un homme qui a sa tête chargée de faits : & il est à son tour regardé comme un visionnaire par celui qui a une bonne memoire.

Quant à ceux qui font profession d'une orgueilleuse ignorance, ils voudroient que tout le genre humain fût enseveli dans l'oubli où ils seront eux-mêmes.

Un homme à qui il manque un talent, se dedommage en le meprisant ; il s'ôte cet obstacle qu'il rencontroit entre le merite & lui, & par là se trouve au niveau

veau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin il faut joindre à une reputation équivoque la privation des plaiſirs, & la perte de la ſanté.

De Paris le 10 *de la Lune de Zilcadé*, 1715.

LETTRE LX.

USBEK à *. *. *.

QUel peut être le motif de ces liberalités immenſes que les Princes verſent ſur leurs Courtiſans? Veulent ils ſe les attacher? Ils leur ſont déja acquis autant qu'ils peuvent l'étre: & d'ailleurs s'ils acquierent quelques-uns de leurs ſujets en les achetant; il faut bien par la même raiſon qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvriſſant.

Quand

Quand je penſe à la ſituation des Princes, toujours entourés d'hommes avides & inſatiables, je ne puis que les plaindre, & je les plains encore davantage, lorſqu'ils n'ont pas la force de reſiſter à des demandes toujours onereuſes à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entens jamais parler de leurs liberalités, des graces & des penſions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille reflexions; une foule d'idées ſe preſentent à mon eſprit, & il me ſemble que j'entens publier cette Ordonnance.

Le Courage infatigable de quelques-uns de nos plus riches ſujets à nous demander des penſions ayant exercé ſans relâche notre magnificence Royale, nous avons enfin cedé à la multitude innombrable des requêtes qu'ils nous ont preſentées, leſquelles ont fait juſques ici la plus grande ſollicitude du Trône : ils nous ont repreſenté qu'ils n'ont

n'ont point manqué depuis notre avenement à la Couronne de se trouver à notre lever, que nous les avons toujours vûs sur notre passage immobiles comme des bornes, & qu'ils se sont extrêmement elevés pour regarder sur les épaules les plus hautes notre Serenité : nous avons même reçu plusieurs requêtes de la part de quelques personnes du beau sexe, qui nous ont supplié de faire attention qu'il est notoire qu'elles sont d'un entretien très difficile : quelques-unes même très surannées nous ont prié en branlant la tête de faire attention qu'elles ont fait l'ornement de la Cour des Rois nos predecesseurs ; & que si les Generaux de leurs armées ont rendu l'état redoutable par leurs faits militaires, elles n'ont pas rendu la Cour moins celebre par leurs intrigues. A ces Causes desirant traitter les supplians avec bonté & leur accorder toutes leurs prieres, nous avons ordonné ce qui suit.

Que

Que tout Laboureur ayant cinq enfans retranchera journellement la cinquieme partie du pain qu'il leur donne: enjoignons aux peres de famille de faire la diminution ſur chacun d'eux auſſi juſte que faire ſe pourra.

Deffendons expreſſément à tous ceux qui s'appliquent à la culture de leurs heritages, ou qui les ont donnés à titre de ferme, d'y faire aucune reparation de quelque eſpece qu'elle ſoit.

Ordonnons que toutes perſonnes s'appliquant à des travaux vils & mecaniques, leſquelles n'ont jamais été au lever de notre Majeſté, n'achettent deſormais d'habits à eux, à leurs femmes, à leurs enfans, que de 4 en 4 ans; leur interdiſons en outre très étroitement ces petites rejouïſſances qu'ils avoient coutume de faire dans leurs familles avec leurs amis les principales fêtes de l'année.

Et d'autant que nous demeurons avertis que la plupart des bourgeois de nos bonnes villes ſont entierement occupés

cupés à pourvoir à l'établissement de leurs filles, lesquelles ne se sont renduës recommandables dans notre Etat que par une triste & ennuyeuse modestie, nous ordonnons qu'ils attendront à les marier jusques à ce qu'ayant atteint l'age limité par les Ordonnances, ils viennent à les y contraindre. Dessendons à tous nos Magistrats de pourvoir à l'education de leurs enfans. Donné à .... le ....

De Paris le 11 *de la Lune de Zilcadé* 1715.

LETTRE LXI.

RICA *à* ***.

J'AI oüi parler d'une espece de Tribunal qu'on appelle l'Academie Françoise : il n'y en a point de moins respecté dans le monde : car on dit qu'aussi-tôt qu'il a décidé, le Peuple casse ses Arrêts,

Arrêts, & lui impose des Loix, qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque tems que pour fixer son autorité, il donna un Code de ses Jugemens : cet enfant de tant de peres, étoit presque vieux, quand il nâquit : & quoiqu'il fût legitime, un bâtard, qui avoit déja paru, l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent, n'ont d'autre fonction que de jaser sans cesse : l'Eloge va se placer comme de lui-même dans leur babil éternel ; & si-tôt qu'ils sont initiez dans ses mysteres, la fureur du Panegyrique vient les saisir, & ne les quitte plus.

Ce Corps a quarante têtes toutes remplies de Figures, de Metaphores, & d'Antitheses : tant de bouches ne parlent presque que par exclamations : ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour

les yeux, il n'en eſt pas queſtion: Il ſemble qu'il ſoit fait pour parler, & non pas pour voir. Il n'eſt point ferme ſur ſes pieds; car le tems, qui eſt ſon fleau, l'ébranle à tous les inſtans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ſes mains étoient avides; je ne t'en dirai rien, & je laiſſe decider cela à ceux qui le ſçavent mieux que moi.

Voilà des biſarreries ***. que l'on ne voit point dans notre Perſe; nous n'avons point l'Eſprit porté à ces établiſſemens ſinguliers & biſarres; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes ſimples, & nos manieres naïves.

De Paris le 27. de la Lune de Zilhagé. 1715.

Fin du I. Tome.

